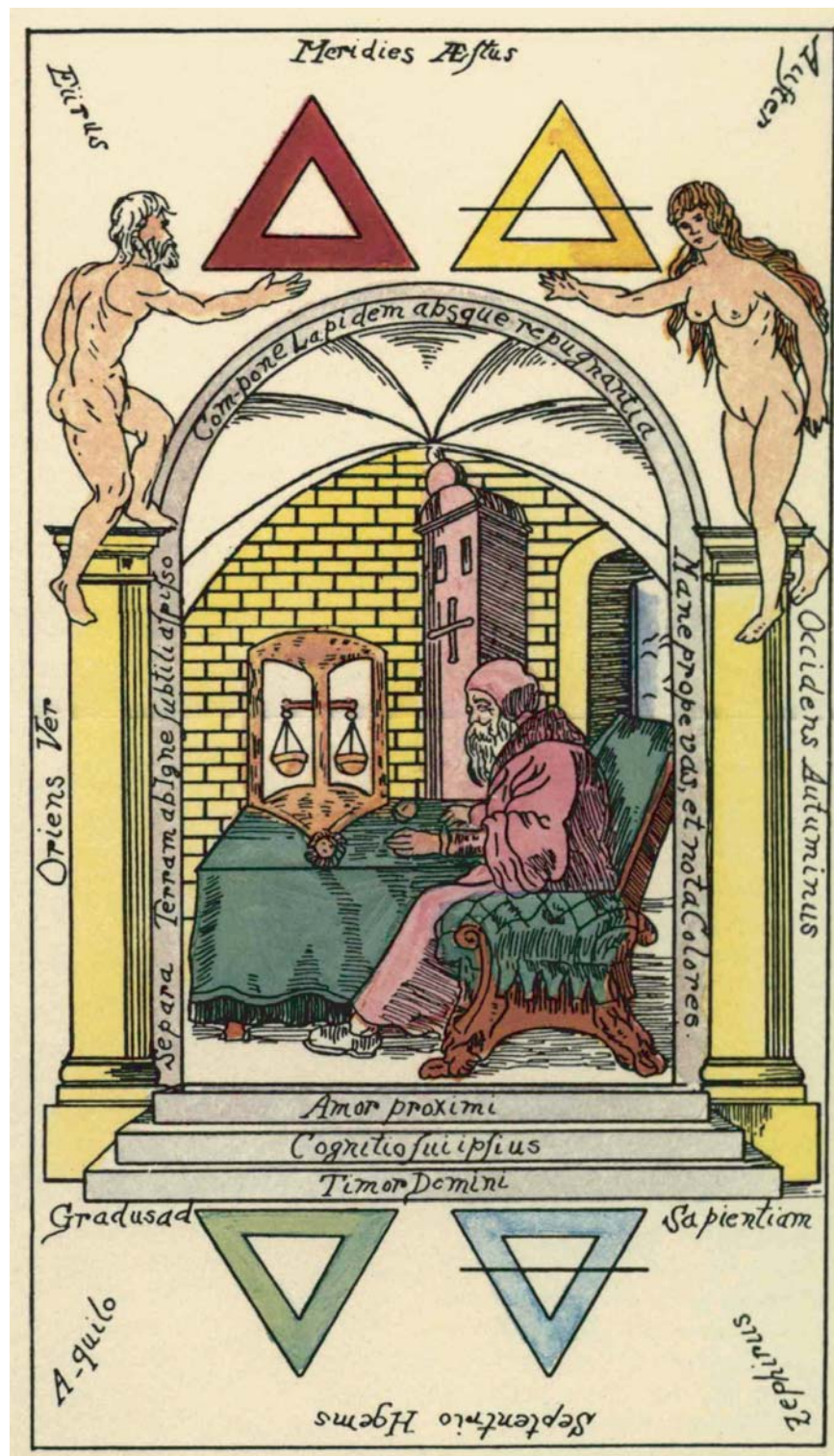


# Eliphas Levi Zahed

## La Dernière Incarnation



Editions d'Agapè - Diffusion Gratuite

ISBN : 978-2-917040-30-0



LA  
**DERNIÈRE INCARNATION**

**LÉGENDES ÉVANGÉLIQUES**

**DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE,**

**PAR**

**A. CONSTANT.**



**PARIS**

**A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,**  
rue de Seine, 40.

**1846**

LA PLUPART DES LÉGENDES  
QUI COMPOSENT

«LA DERNIÈRE INCARNATION »

ONT PARU DANS LE FEUILLETON  
DU NUMÉRO DOUBLE QUE LA

*DÉMOCRATIE PACIFIQUE*

PUBLIE TOUS LES DIMANCHES.  
CE NUMÉRO FORME REVU DE LA SEMAINE.  
ON S'Y ABONNE SÉPARÉMENT.


ALPHONSE LOUIS CONSTANT

ELIPHAS LEVI ZAHED

LA DERNIÈRE INCARNATION  
LÉGENDES ÉVANGÉLIQUES  
DU XIXÈME SIÈCLE.

# PROLOGUE.

## I.

e ne vous laisserai pas orphelins », a dit le Christ, au moment où il allait quitter la terre ; « je reviendrai vers vous ». Peuples qui avez cru à la parole du Christ et qui attendez encore un consolateur, sachez que le Christ, votre Sauveur, ne vous a jamais abandonnés.

Sachez bien qu'il souffre avec vous, qu'il travaille avec vous, qu'il gémit et qu'il prie avec vous.

Le Christ, c'est la forme humaine de l'idée divine.

Cette forme, vous êtes appelés tous à la réaliser et à en revêtir la majesté royale !

Un modèle nous a été donné en la personne de Jésus, notre frère ; le chef et le médiateur de l'humanité, celui en qui Dieu même vivait, voulait et agissait, tellement que sa personne était celle de l'Homme-Dieu.

Or, Jésus, l'Homme-Dieu, n'a pas accompli la vie dans toutes ses phases, et il n'en a parcouru ici-bas que les périodes douloureuses ;

Parce que l'humanité devait apprendre d'abord à souffrir pour savoir être heureuse ensuite ; elle devait savoir obéir pour apprendre à régner. C'était à la sainte et austère pauvreté qu'était confiée l'éducation des héritiers de Dieu, afin que dans les privations ils apprissent l'usage des richesses de leur père.

En apprenant aux hommes à aimer leur prochain plus qu'eux-mêmes, et leur âme plus que leur corps, et Dieu plus que leur âme, le Christ les a émancipés de la servitude de la chair, et il a relevé la chair elle-même en l'appelant à partager la gloire des âmes libres.

Le Christ n'a pas borné sa parole à une forme exclusive ; l'esprit dont elle contient le germe est universel.

Il a jeté la semence, et le temps a fait mûrir l'épi.

La parole du Christ, comme celle des anciens prophètes, a eu des gardiens inintelligents et intéressés, qui ont voulu, la sceller comme la pierre de son sépulcre.

Mais la parole traverse les pierres et ne peut être retenue captive : elle s'échappe malgré les murailles, elle passe malgré les portés de fer, elle sort malgré les sentinelles.

Frères, la parole du Christ c'est la parole de liberté, d'égalité, de fraternité !

De liberté, parce qu'il nous a dit de ne pas craindre ceux qui peuvent tuer le corps, et de conserver devant Dieu l'indépendance de nos âmes.

D'égalité, parce qu'il nous a dit : Vous n'avez tous qu'un même père et qu'un même maître : c'est Dieu ! et vous êtes tous frères !

De fraternité, parce qu'il a dit au fort d'être le protecteur du faible, au savant d'instruire l'ignorant, au riche de pourvoir aux nécessités de pauvre.

Cette parole a présidé d'abord à l'édification du corps hiérarchique dans la primitive Église ; alors les prêtres étaient des pères choisis par le peuple ; les évêques étaient des surveillants qui s'occupaient des pauvres et qui protégeaient les orphelins et les veuves ; et tous, par esprit de conciliation et de paix, ils rapportaient leurs différends à un seul juge choisi parmi eux, et qui s'appelait pour cela le serviteur des serviteurs de Dieu.

Oh ! que l'Église était belle alors dans l'unité de son chef et l'harmonie de ses membres ! Qu'elle était grande cette société de frères, présidée par ses pères, et administrée par ses vieillards !

L'unité de la fin et la simplicité des moyens utilisaient le concours de chacun à l'œuvre de tous ! chaque groupe de fidèles se mouvait harmonieusement autour de son centre, comme les satellites autour des planètes, qui se meuvent elles-mêmes paisiblement autour de leur soleil.

Car alors l'intérêt des pasteurs était celui de leur troupeau, et le démon de l'avarice, qui a perdu Judas, n'avait pas encore apporté le trouble dans le sanctuaire ; l'orgueil n'avait pas encore transformé les charges de la charité en prérogatives et en grandeurs mondaines, et les passions rivales n'avaient point divisé l'héritage du Seigneur.

Mais, pour être vaincu par le bien, le mal devait se produire ; et la loi chrétienne était comme un piège tendu aux erreurs et aux dérèglements de la chair.

Les vices humains, en se produisant dans l'Eglise du Christ, se sent condamnés eux-mêmes ; aussi n'ont-ils pu y régner même quelques instants, que par l'hypocrisie et le mensonge.

Lorsque des pontifes égarés ont surpassé le faste et l'insolence des rois, l'esprit de l'Église, qui n'a jamais cessé d'être celui du Christ, gémissait dans le cœur des saints et condamnait les usurpateurs sacrilèges, en rappelant toujours au souverain pontife qu'il était le serviteur des serviteurs de Dieu.

Lorsque l'inquisition torturait les âmes et les corps, pour contraindre ce que Dieu lui-même respecte dans l'homme, la liberté de la conscience, l'esprit du Christ pleurait sur les victimes et excommunait de droit tous les persécuteurs, en protestant que l'Eglise a horreur du sang.

Ainsi, par leurs crimes mêmes, les prêtres ont fait voir plus magnifiquement et plus splendidement combien la religion est sainte !

Maintenant l'Eglise semble dormir d'un sommeil de mort, parce que les prêtres se sont séparés du peuple et qu'ils forment une caste à part, imbuë de traditions pharisaïques et de préjugés d'éducation ; mais l'Église ne peut être en dehors de l'humanité. Si ceux-là restent stationnaires pendant que l'humanité marche, c'est qu'ils veulent rester bientôt hors de la religion du Christ ; car l'esprit du Sauveur du peuple marche avec le peuple !

Ils ont vieilli, ses hommes, sans avoir pu débarrasser leurs pieds des langes de leur première enfance ! Ils croient à l'Évangile sans en interroger le symbolisme admirable, et ils en admettent



littéralement les merveilles, comme les petits enfants ajoutent foi aux contes fantastiques de la femme qui les berce.

Ils sont les gardiens du dogme à la manière des sentinelles du palais des rois ; ils en défendent l'entrée et n'y entrent jamais. La lettre morte leur est restée entre les mains, comme la dépouille mortelle du Christ resta entre les bras de sa mère éplorée, sous le ciel sombre et désolé du Calvaire ; mais l'esprit s'en est allé faire la guerre aux puissances des ténèbres, briser les portes de l'enfer et délivrer la troupe gémissante des âmes captives !

Partout l'esprit de l'Evangile fait des conquêtes, excepté dans les esprits fermés et dans les cœurs refroidis de ceux qui se disent les dépositaires de l'Evangile.

Les sciences gravitent vers leur grande synthèse ; l'unité domine toutes les idées, et l'harmonie les dispose dans un ordre merveilleux ; l'analogie donne à la foi éclairée par la science la clef de tous les problèmes ; la synthèse rassemble tous les symboles et fait proclamer l'unité religieuse par la voix de tous les âges ; l'idée vraiment catholique commence seulement à naître, et ces vieillards sont là, qui se bouchent les oreilles, qui ferment les yeux, et qui s'immobilisent sur les ruines du passé, comme des urnes sur des tombeaux !

Eh bien donc, puisque ceux qui instruisaient le peuple n'ont plus de voix, puisque le Verbe n'a plus besoin d'eux pour interprètes, empruntons au génie du peuple et aux aspirations du progrès humanitaire une nouvelle légende évangélique !

Complétons l'épopée du Christ par le récit allégorique de son second avènement, et racontons ses triomphes à ceux qui ont pleuré ses douleurs.

## II.

Le fils de Dieu, c'est l'homme parfait ; c'est l'idée de la perfection humaine manifestée par la parole, et réalisée par les œuvres.

La parole qui doit, sauver le peuple, Dieu la profère de toute éternité ; et l'humanité ne travaille et ne marche dans le progrès, que pour réaliser cette parole.

L'idée divine de la perfection humaine s'est réalisée à différents degrés, dans tous les grands hommes qui ont été les chefs et les modèles de l'humanité ; puis elle s'est complétée et résumée en Jésus.

Car Jésus s'étant donné tout entier à l'humanité par un dévouement sans bornes, a transmis sa vie toute entière sous les symboles du pain fraternel et du vin de l'union, à toute la famille humaine, qu'il a ainsi constituée en un seul corps.

De sorte que maintenant le Christ n'est plus un individu : c'est un peuple.

Il vit dans tous ceux qu'anime l'esprit de l'Evangile ; il parle par la bouche de tous ceux qui profèrent une parole conforme à la sienne.

Il a promis que le règne de l'intelligence serait son règne, et que son second avènement abaisserait les nuées du ciel, c'est-à-dire embarrasserait la religion de ses mystères et de ses fables.

Il doit resplendir comme l'éclair qui brille de l'orient à l'occident ; et les aigles du génie doivent se réunir pour répondre à son appel.

Que ce livre soit donc la dernière légende de Jésus, fils de Marie. Faisons descendre du ciel sa douce et divine figure, et qu'il parcoure la terre en prenant toutes les formes, comme dans les contes merveilleux, du moyen-âge, pour donner des enseignements à tous, et préparer son grand avènement !

Que le peuple lise et comprenne enfin la vérité sous le voile des allégories ; qu'il reconnaisse et qu'il aime toujours son sauveur et son modèle, en la personne du prolétaire de Galilée.

Nous emprunterons à l'ancienne légende évangélique sa forme simple et populaire ; car celui qui parle à tous doit mettre son langage à la portée de tous.



## PREMIÈRE LÉGENDE

### LE PETIT ENFANT QUI CHERCHE SON PÈRE ET SA MÈRE.

**E**n ce temps-là il y avait un petit enfant qui marchait seul dans la campagne, et qui pleurait en s'asseyant sur les rebords du chemin.

Ses pauvres petits pieds nus étaient enflés et meurtris ; ses petites mains tremblotantes étaient violettes de froid : car on était à la fin de l'automne, et le vent du nord enlevait en tourbillons les dernières feuilles jaunes des arbres dépouillés.

Il était à peine vêtu d'une pauvre petite robe d'un mince tissu de laine blanche, et la gelée du matin fondue sur les arbres par un pâle soleil ; avait trempé d'une pluie glacée les boucles de sa chevelure blonde.

Il y avait une inexprimable douceur dans ses yeux pleins de larmes ; et tandis que ses yeux pleuraient, sa petite bouche frissonnante semblait s'efforcer de sourire.

Il se reposait un instant, puis il joignait ses mains comme pour prier, et se remettait à marcher avec courage.

Et à tous ceux qui passaient et qui lui demandaient où il allait et pourquoi il pleurait, le pauvre enfant répondait : « Je cherche mon père et ma mère ».

Or, il y avait ce jour-là une dame jeune et riche qui revenait en voiture de sa belle maison de campagne.

Elle était magnifiquement parée et voluptueusement parfumée ; assise sur des coussins moelleux et couverts de soie, elle était triste et dégoûtée de la vie ; car Dieu ne l'avait pas rendue mère.

Elle vit le petit enfant qui marchait pieds nus et qui avait froid, et elle sentit ses entrailles émues en voyant sa merveilleuse beauté.

Elle fit donc arrêter sa voiture, et ayant appelé le pauvre petit voyageur, elle lui dit : - Où allez-vous ?

- Je vais chercher mon père et ma mère, répondit le petit enfant.

- Et où trouverez-vous votre père et votre mère ; sont-ils loin d'ici ?

- Ils sont voyageurs comme moi sur la terre ; et tandis que je les cherche ici, peut-être me cherchent-ils plus loin avec beaucoup d'inquiétude et de douleur.

- Depuis combien de temps les avez-vous donc quittés ?

– Je ne les ai pas quittés, ils se sont éloignés de moi pour travailler, afin de pouvoir me nourrir. Mais ils n'auront peut-être pas pu trouver de pain par leur travail, et ils sont allés plus loin ; puis peut-être plus loin encore, et je suis resté orphelin parce que mes parents étaient pauvres.

– Eh bien ! moi, je suis riche, et je veux te servir de mère pour t'aider à retrouver la tienne ; monte dans ma voiture, et tu seras à l'abri du vent froid qui glace tes mains et tu reposeras tes pieds meurtris.

– Merci, madame, mais vous ne pouvez me servir de mère que si vous ressemblez à ma mère, et si vous faites à sa place ce qu'elle ferait à la vôtre.

Car pour remplir les devoirs d'une mère il faut avoir le cœur d'une mère : et pour cela il faut être bien pure devant Dieu et devant les hommes.

Votre visage est beau comme celui de ma mère, et votre voix est douce comme la sienne ; mais dites-moi si votre cœur est comme le sien et si vos œuvres sont celles qu'elle ferait étant heureuse et riche comme vous ?

– Enfant, votre langage m'étonne ; et qui donc a pu vous suggérer de semblables paroles ? Je ne connais pas votre mère, et je ne saurais vous dire si mon cœur est comme le sien. Mais montez près de moi, et vous me direz comment je devrais être pour lui ressembler.

– Une mère ne dit pas au petit enfant délaissé à ses pieds : Viens à moi. Car peut-être l'enfant ne peut pas monter jusqu'à elle. Elle descend et s'incline vers lui, comme notre Père qui est au ciel s'incline vers ses moindres créatures ; le cœur des mères est semblable au cœur de Dieu.

– Petit enfant, tes paroles ont quelque chose qui m'offense, je n'ai jamais été mère parce que je suis riche, et que j'attends pour accepter un époux qu'on m'offre une fortune égale à la mienne. Je t'offre une place près de moi et je veux bien te tendre la main pour t'aider à monter ici, pourquoi veux-tu que je descende et que je salisse mes pieds dans le sable humide ?

– Parce que vous aviez parlé de me tenir lieu de mère ; et ma mère, pour me prendre dans ses bras n'a jamais craint de salir ses pieds.

Lorsque ma mère me faisait asseoir près d'elle, ce n'était pas par pitié ; c'était avec la joie d'un tendre amour.

Je vous plains, parce que vous êtes riche et parce que vous craignez l'humidité du chemin ; car les riches coussins sur lesquels vous reposez sont peut-être trempés des larmes du pauvre et des sueurs de l'ouvrier. J'aime mieux continuer ma route douloureuse, que de m'y asseoir auprès de vous.

La jeune femme rougit, et sans rien répondre elle fit signe à ses valets de s'éloigner. La voiture eut bientôt laissé l'enfant loin derrière elle. La femme avait le cœur serré et regrettait de l'avoir abandonné ainsi ; mais son orgueil avait été blessé. Elle se demandait ce que pouvait, être cet enfant extraordinaire, puis elle tomba dans une grande tristesse et pleura.

Mais bientôt elle essuya ses larmes, dans la pensée qu'elles pourraient nuire à la beauté de ses Yeux ; et elle se mit, pour se distraire, à rêver de bals et de brillantes soirées.

Cependant le petit enfant était resté sur la route et marchait toujours.

Après la belle dame, ce fut un riche cavalier qui passa ; il ne regarda pas même le jeune pèlerin que son cheval faillit renverser ; et il continua sa course.

Puis vint un vieillard vêtu de noir, qui marchait lentement en remuant les lèvres, et en regardant les pages d'un livre c'était un prêtre respecté dans tout le voisinage et scrupuleusement attaché aux devoirs de sa profession ; il aimait peu les enfants, parce qu'il n'avait pas de famille, ayant vieilli dans l'austérité de son saint

Ministère ; il s'arrêta, et regardant le petit voyageur, il lui dit :

– De quelle paroisse es-tu ?

– De toutes les paroisses, répondit l'enfant, car je n'ai pas de demeure fixe. Je cherche mes parents et je suis comme eux errant sur la terre.

– Tes parents sont des vagabonds, dit le vieux prêtre avec une grimace de dédain.

– Mes parents sont des pauvres.

– Tiens, dit le prêtre, et il jeta sur la chemin une pièce de monnaie.

– Merci, dit l'enfant, je ne vous avais pas demandé l'aumône. Je cherche mon père.

– Je ne le connais pas, dit le pasteur.

– Je le sais bien, car vous ne pouvez connaître ce que c'est qu'un père. Gardez votre aumône et puisse le mouvement de compassion que vous avez eu envers moi attendrir votre cœur et lui faire comprendre pourquoi vous dites dans la prière : Notre Père qui êtes aux cieux !

– Enfant, par quel orgueil oses-tu donner des leçons à un vieillard et à un pasteur ? Tu as été élevé sans doute dans l'impiété, et tes parents ne sont pas chrétiens.

– Vous ne devriez pas parler ainsi de mes parents, que vous devez m'apprendre à respecter. Ils m'ont élevé dans l'amour et dans la pensée du Seigneur. Je ne donne pas de leçons à un vieillard, et, je lui réponds parce qu'il m'a adressé la parole. Vous êtes prêtre, et à ce titre vous êtes le guide des enfants ; cependant au lieu de m'aider à retrouver les parents que je cherche, vous les flétrissez devant moi d'un soupçon honteux, en supposant qu'ils m'ont élevé dans l'impiété : puis-je approuver ce que vous dites, quand vous ne parlez ni selon la charité ni selon la justice ?

– Où sommes-nous ? s'écria le prêtre effrayé ; cet enfant est possédé du démon, sans doute, et c'est pour cela qu'il répond avec tant d'audace et de malice.

– Je ne suis pas possédé du démon, mais Dieu permet qu'un enfant parle avec la facilité et la hardiesse d'un homme : un don spécial de Dieu peut-il être un crime ?

– C'est l'enfant de quelque hérétique endurci, et il répète ce qu'il a entendu dire, dit en brandissant la tête le vieux pasteur, comme s'il se parlait à lui-même.

– Oui, je répète ce que j'ai entendu de la bouche même de mon père.

– Et comment s'appelle-t-il ton père ?

– Dites-moi comment s'appelle notre père qui est aux cieux ?

– A ce compte tu serais donc l'enfant de Dieu ?

– C'est vous qui le dites et qui enseignez à le dire quand vous faites répéter aux enfants : Notre Père qui êtes aux cieux.

– Mon petit ami, vous êtes raisonneur et cela ne sied pas à l'enfance.

– La raison sied à tout âge ; mais la vieillesse ne donne pas le droit d'imposer silence à un enfant lorsqu'il ne dit rien que de respectueux et de juste, pour répondre lorsqu'on l'interroge.

– Tout est perdu, gronda en lui-même le prêtre, les enfants de la campagne nous tiennent tête. Toutes les croyances s'en vont.

Et reprenant la lecture distraite de son livre, il remua les lèvres, continua sa route et oubliâ l'enfant voyageur.

Cependant la nuit allait venir et le petit enfant, resté seul sur la route, marchait, pleurait et priait toujours.

Cependant une pauvre femme, traînant un fagot de ramée, s'acheminait vers sa chaumière ; elle vit l'enfant et en eut compassion, car elle était mère ; elle l'interrogea et le prit par la main, puis elle lui dit : Viens dans ma chaumière, tu te chaufferas avec mes enfants et tu partageras avec eux le pain que je leur donnerai ; demain je te conduirai à la ville prochaine, et nous chercherons tes parents.

L'enfant, regardant alors la pauvre femme, l'aima parce qu'elle était courbée sous un fardeau et parce qu'elle lui avait dit

– Viens, et tu seras comme l'un de mes enfants.

– Allons, lui dit-il ; et pour le pain que vous me donnerez, je vous donnerai la nourriture qui conserve l'âme pour la vie éternelle.

Mais la femme du peuple ne comprit pas ce qu'il disait, et ils arrivèrent ensemble à la chaumière.

Les enfants de la pauvre femme étaient assis autour du foyer : ils ne se levèrent pas pour venir au-devant de leur mère, et ne se rangèrent pas pour faire place à l'enfant inconnu.

Alors, leur mère levant la main sur eux les frappa, mais l'enfant nouveau venu se mit à pleurer, et dit à la femme : – Vous ne savez pas être mère, et pourtant vous avez eu des entrailles de miséricorde pour l'enfant qui souffrait. Aussi vous serez sauvée à cause de la visite que j'ai faite à cette maison, mais vos enfants seront l'affliction de votre vieillesse.

– S'il en est ainsi, dit la femme, j'aimerais autant que Dieu les retirât du monde.

Elle eut à peine proféré cette parole que l'aîné de ses enfants poussa un soupir et mourut ; elle s'élança alors vers lui, et le prit dans ses bras en sanglotant.

Puis elle dit à l'enfant inconnu

– Va-t-en ! Va-t-en ! Es-tu venu ici pour faire mourir mes enfants ?

– Femme, apprenez donc à les mieux élever, si vous voulez qu'ils vivent ! Toutefois, j'ai pitié de votre douleur : consolez-vous ; votre fils est vivant.

Le jeune garçon qui venait de mourir ouvrit alors les yeux comme s'il s'éveillait, et la mère épouvantée se jeta à genoux, car elle comprit que l'enfant voyageur devait être Jésus-Christ lui-même.

Le divin petit enfant lui sourit alors, tira de son sein une petite croix qu'il lui donna, lui recommanda encore une fois de mieux élever ses enfants et disparut.

Le soir on le revit à quelque distance de là, sur le bord d'un ruisseau que traversait une planche posée sur deux pierres ; l'enfant était assis au clair de la lune, le vent soulevait ses cheveux blonds, et il pressait ses deux petit bras croisés sur la poitrine comme pour se réchauffer. Quelqu'un lui demanda en passant ce qu'il attendait. Il répondit :

– J'attends mon père.

Bientôt après un pauvre vieil aveugle vint à passer, et il se dirigeait vers le pont du ruisseau en tâtonnant de son bâton le sol difficile et raboteux

L'enfant alors se leva et courant au devant du pauvre aveugle, il le prit par la main et le conduisit, car la route en cet endroit était dangereuse et rompue.

Puis posant la main du vieillard sur son épaule, il lui servit de soutien jusqu'à la ville prochaine, où ils entrèrent sans être aperçus.

L'enfant conduisit le vieillard jusqu'à sa demeure, mais il n'y voulut point entrer, car, N, lui dit-il :

Ma mère m'attend.

Et dans un des faubourgs les plus retirés de la ville, il s'en alla frapper doucement à la porte d'une maison soigneusement fermée.

– Qui est là ? demanda une voix de femme dont l'accent était profondément désolé.

– C'est votre fils, ouvrez, dit le petit enfant.

– Mon fils ne reviendra plus, dit la voix ; il est mort hier, et aujourd'hui ils l'ont mis dans la terre.

– Ouvre-moi, répondit l'enfant, je suis Jésus, l'ami de ceux qui pleurent, et je me suis fait encore une fois petit enfant pour te rendre celui que tu crois avoir perdu ! Ouvre-moi ! car Marie, ma céleste mère, tient dans le paradis de l'innocence, ton petit enfant sur ses genoux ; et elle t'envoie le sien pour que tu sois bien sûre que celui que tu aimes est bien heureux !

Alors la porte s'ouvrit doucement et l'enfant entra ; il s'assit sur les genoux de la pauvre mère et lui raconta comment il était venu et comment il avait éprouvé les cœurs de ceux qu'il avait rencontrés sur sa route.

La mère alors ayant cessé de pleurer, lui demanda si ceux qui l'avaient rencontré sans le connaître seraient punis de ne pas l'avoir assisté.

– Ils seront assez punis quand ils sauront que c'était moi, répondit Jésus. Et ils le sauront quand ils commenceront à devenir meilleurs ; car le regret du bien est la plus grande punition de ne l'avoir pas fait.

Je suis revenu sur la terre pour éprouver et pour consoler.

Tant que je garderai encore la forme d'un enfant ; je chercherai mon père et ma mère.


Mais comme personne encore peut-être ne sait accomplir tous ses devoirs envers un enfant, je donnerai d'abord l'exemple d'accomplir ceux d'un enfant.

Je ne retrouverai pas ici-bas mon père et ma mère ; mais je les choisirai parmi ceux qui ont besoin qu'un enfant les aime.

L'aveugle que je pourrai guider pour l'empêcher de se heurter contre la pierre du chemin sera mon père, la pauvre veuve qui pleure et que je pourrai consoler sera ma mère, et les orphelins abandonnés qui n'ont personne qui les aime seront mes frères et mes sœurs.

## DEUXIÈME LÉGENDE.

### LE MÊME ENFANT ET LES MÊMES PRÊTRES À 1840 ANS D'INTERVALLE.

 Le Christ parut dormir dans la maison de la pauvre veuve ; mais pendant les heures de la nuit son âme retourna au ciel, pour ne pas voir les crimes de la terre.

Il revit le paradis de l'innocence, et vint caresser son nouveau frère, l'enfant de la veuve auquel il parla de sa pauvre mère maintenant moins désolée : l'âme du Christ aime dans le ciel à se reposer parmi les petits enfants, et à reprendre elle-même toutes les grâces enfantines qui comblaient l'âme de Marie d'un si douloureux bonheur, lorsqu'au milieu des caresses de son fils bien-aimé, elle pressentait les angoisses du Calvaire ! Maintenant la Vierge céleste ne craint plus que son tendre enfant meure une seconde fois, et elle sait que désormais il ne lui sera plus ravi ; cependant l'extase de son bonheur s'empreint encore d'un souvenir plein de mélancolie ; et la joie de la mère autrefois douloureuse se repose dans un recueillement qui ressemble à de la triste !

– Mère, lui dit Jésus, maintenant que je ne suis plus un homme mortel, mais une forme humaine de l'idée divine, je puis descendre sur la terre sans y souffrir, et sans cesser d'être auprès de vous ! Je prendrai, pour instruire les hommes, les apparences de l'enfance, de la faiblesse, de la douleur ; j'ai déjà commencé à leur apparaître sous la figure d'un enfant. Seulement ils ne verront plus ni ma naissance ni ma mort. Je parcourrai toutes les phases de la vie dans mes apparitions, et je me transfigurerai comme ma doctrine doit se transfigurer : veuillez, ô ma mère, venir aussi quelquefois parler à ceux qui sont aussi vos enfants !

– Il sera fait selon votre volonté, mon doux Seigneur et fils, lui dit Marie en, le baisant au front ; je sais que si vous êtes le type de l'homme parfait, je dois servir de modèle à la femme et à la mère ; mon cœur ne vous quitte jamais, ô mon fils ! je serai près de vous lorsque vous parcourrez de nouveau la terre ; s'il faut manifester aux hommes ma forme symbolique, vous n'aurez qu'à vouloir et je leur apparaîtrai. Allez donc et faites selon votre désir ; car déjà le soleil a reparu sur la terre où votre apparence humaine repose maintenant endormie : les heures passent vite dans les entretiens du ciel, et vous, allez vous réveiller sur la terre, mon bel enfant chéri !

Le soleil, en effet, commençait à soulever le voile grisâtre qui enveloppait les clochers noirs, les dômes bleuâtres et les toits humides de la ville où dormait le divin enfant.

La pauvre veuve s'était déjà levée, et regardant dormir le fils de Dieu, elle croyait revoir son enfant qu'elle avait tant pleuré.

Il se leva ; et tous deux prièrent ensemble Notre Père qui est dans les cieux.

Puis le Sauveur dit à la femme :



– Mère, je m'en vais maintenant où m'appelle le service de mon père. Je reviendrai ce soir, ainsi ne pleurez pas.

La veuve se mit à genoux et n'osa pas le retenir. Le grand jour était venu, et Jésus étant sorti, s'en alla par les rues de la ville.

Alors des enfants du peuple voyant sa beauté, sa douceur et son étrange vêtement, se mirent à le suivre en se moquant de lui ; et Jésus continua son chemin sans les regarder et sans proférer une parole.

Mais il gémissait en lui-même, et il priait en disant :

– « Comment ceux-ci viendront-ils à la connaissance de leurs droits, s'ils grandissent ainsi dans l'insolence et dans l'oubli de la fraternité !

« Pauvres enfants du peuple, votre plus grand malheur n'est pas la misère, c'est l'ignorance et l'abrutissement !

« Heureux celui qui vous instruira de vos devoirs et vous les fera aimer ! Car vous connaîtrez alors vos droits, et la vertu vous rendra libres ».

Alors un de ces enfants, plus méchant que les autres, et irrité de ce que Jésus ne leur répondait rien, s'approcha de lui d'un air insolent et le frappa.

Jésus l'arrêta et lui dit avec douceur :

– Que t'avais-je fait ? Ce n'est pas moi qui te rendrai le mal que tu me fais, mais d'autres te le rendront. Car tu es méchant, et le monde qui est méchant comme toi, te rendra le mal pour le mal.

Ayant dit ces paroles, l'Enfant Jésus disparut du milieu des enfants du peuple, et tous avec des regards étonnés le cherchaient.

Or, dans le péristyle d'un temple voisin, d'autres enfants étaient assis, et un prêtre debout au milieu d'eux les instruisait.

Jésus vint s'asseoir au milieu de ces enfants et écouta le prêtre.

Puis, lorsque le prêtre eut parlé, il interrogea les enfants ; et étant venu à Jésus, il lui demanda – Qu'est-ce que Dieu ?

– Dieu seul peut dire lui-même ce qu'il est, répondit l'enfant ; mais vous n'entendriez pas sa parole, car elle serait infinie et éternelle.

– Ce n'est pas bien répondu, dit le prêtre ; il fallait dire : Dieu est un esprit éternel, indépendant, immuable et infini ; qui est présent partout, qui voit tout, qui peut tout, qui a créé toutes choses et qui les gouverne toutes.

– Je ne comprends pas, dit l'Enfant Jésus. Vous dites que Dieu est un esprit ? il y a donc plusieurs esprits semblables à celui de Dieu ? Pourquoi ne dites-vous pas Dieu est l'esprit ? et alors, je vous demanderais Dieu est-il seulement esprit ? n'est-il pas amour et puissance ?

– Je ne comprends pas à mon tour, dit le prêtre.

– Comment alors cherchez-vous à expliquer ce que vous ne sauriez comprendre ! Qu'est-ce que Dieu, pour nous ? C'est notre père qui est au ciel : nous n'en savons pas davantage. Regardez le monde, et vous ne douterez pas de son être ; mais ne cherchez pas à le définir ; et comment exprimeriez-vous par une parole humaine celui que l'immensité ne contient pas ? Celui qui en faisant naître par sa parole des milliers de soleils et de mondes a prononcé pour nous à peine la première lettre de son nom ?

– Venez-vous ici pour insulter votre pasteur ? répondit avec aigreur le vieux prêtre. Puisque vous êtes si savant et qu'on vous a si bien fait la leçon, vous n'avez plus besoin de revenir ici, sortez !

– Et pourquoi sortirais-je de la maison de prière ? êtes-vous ici pour chasser les petits enfants que votre maître appelait autour de lui ? Vous êtes plus orgueilleux et plus dur que les docteurs de Jérusalem, car, lorsque Jésus enfant vint converser avec eux dans le temple, ils l'interrogeaient et lui répondaient en s'étonnant de la sagesse de ses paroles ; mais il n'est pas dit qu'ils voulurent le chasser.

A ces mots, le prêtre devint rouge de colère. Il ouvrit la bouche pour parler, mais il ne trouva plus de voix ; il remuait en vain les lèvres et la langue en roulant les yeux, le verbe lui avait été repris, et il ne pouvait plus articuler aucun son.

Jésus alors monta lentement vers l'autel, prit le siège du prêtre, et s'étant assis en sa présence, il commença à enseigner.

– Mes frères et mes sœurs, disait-il aux enfants, ne cherchez pas à savoir ce que c'est que Dieu ; vous ne pourriez pas le comprendre ; mais efforcez-vous de l'aimer en pensant qu'il est bon et qu'il vous aime !

Ne répétez pas au hasard que c'est un esprit, vous qui ne pouvez comprendre ce que c'est qu'un esprit : mais obéissez lui comme à votre père et à votre mère.

Car c'est lui qui veut que votre mère vous aime, et que votre père travaille pour vous.

Et si votre père mourait, et si votre mère vous était ravie, songez que vous avez toujours un père dans le ciel, et que Dieu vous aimera toujours comme votre mère vous a aimés.

Vous êtes tous frères, parce que Dieu est votre père à tous : et il vous aime tous, les pauvres comme les riches, mais plus particulièrement les pauvres, parce qu'ils ont plus à souffrir.

Soyez donc comme Dieu votre père ; aimez-vous tous les uns les autres indistinctement : mais aimez davantage les plus faibles, les plus petits et les plus pauvres, afin de ressembler à votre bon père qui le verra et qui vous bénira.

Vous êtes contents lorsqu'on vous aime et lorsqu'on vous fait du bien.

Vous n'aimez pas qu'on vous prenne ce que vous avez, qu'on vous injurie, qu'on vous frappe et qu'on vous empêche sans raison de faire ce que vous voulez.

Ceux qui ne vous aiment pas et qui vous font du mal, vous dites que ce sont des méchants ; et ceux qui vous aiment et qui vous font du bien, vous les aimez et vous dites qu'ils sont bons.

Eh bien ! si vous voulez être les enfants de Dieu et lui obéir, ne soyez jamais méchants, car Dieu n'est pas méchant.

Soyez au contraire toujours bons, et faites du bien à tout le monde autant que vous le pourrez ; car Dieu est bon et il ne sait faire que du bien.

Priez votre père qu'il vous rende bons ; c'est sa volonté et son désir ; mais il faut que ce soit aussi votre désir et votre volonté ; et plus vous vous habituerez à prier, plus vous vous habituerez à désirer le bien. Or, lorsqu'on désire souvent le bien, peu à peu l'on devient meilleur.

Priez, parce que la prière vous fait penser à Dieu ; et la pensée de Dieu est une bonne et salutaire pensée.

Priez souvent, parce que votre âge vous distrait, et que vous avez besoin d'être rappelés souvent à la sagesse.

Comme l'Enfant Jésus achevait de parler, le vieux prêtre, qui était rentré en lui-même, se jeta à ses pieds, et retrouvant tout-à-coup l'usage de la parole, il lui dit :

– Seigneur, pardonnez -moi, car je ne pouvais croire d'abord que c'était vous. Les paroles que vous venez de proférer sont celles du Sauveur du monde ; et je suis resté sans voix, parce que vous seul avez les paroles de la vérité éternelle.

Jésus lui dit :

Vous ne savez pas comprendre, parce que depuis trop longtemps vous avez renoncé à aimer.

Toutefois, ce n'est pas vous qui êtes coupable, mais ceux qui vous ont élevé ainsi.

Je connais votre droiture et la pureté de vos mœurs, selon le monde ; mais sachez que devant mon père, c'est la charité qui purifie.

C'est pourquoi, vieillard, si vous voulez entrer dans la vie, redevenez un petit enfant et demandez à Dieu qu'il vous accorde un peu de simplicité et d'amour.

Ne repaissez plus de paroles vides le troupeau que je vous ai confié ; aimez les enfants pour qu'ils comprennent, car ils ont l'intelligence dans le cœur.

Et se levant, Jésus sortit du temple.

A la porte, il trouva une femme qui l'attendait et qui lui dit :

Bon Sauveur, divin enfant de toutes les mères désolées, frère de tous les orphelins,

Pardonnez-moi de vous avoir suivi de loin et de m'être rapprochée de ce temple au bruit de votre voix.

Comment resterais-je seule dans ma demeure après vous y avoir reçu ; et où puis-je aller désormais sinon sur la trace de vos pas bénis ?

Jésus lui répondit :

– Mère, vous savez bien que je vous aime, pourquoi donc auriez-vous peur d'être seule ?

Ne vous attachez pas tant à la forme qui passe. Aujourd'hui j'apparais sous la figure d'un enfant, et demain sous une autre apparence ; mais mon esprit est toujours le même.

Mon esprit est celui de Dieu vivant dans l'humanité ; .et si tous comprenaient cet esprit, il n'y aurait plus de mort, car l'humanité ne meurt pas.

La mère qui a perdu son enfant, et l'enfant qui a perdu sa mère ne sont-ils pas faits pour se rapprocher et s'unir ? Peut-on dire qu'on est seul au monde, et n'a-t-on pas toujours le moyen d'aimer ?

Femme, je retournerai ce soir encore dans votre humble demeure pour en chasser les souvenirs de mort et pour la bénir ; mais demain, si vous me cherchez encore sous la forme que j'ai aujourd'hui, vous ne me trouverez plus.

Alors, si vous voulez me trouver, cherchez parmi les enfants qui sont abandonnés et qui pleurent.


Et si vous en trouvez un qui, le soir, ne sait plus où se retirer, et qui va être jeté dans les prisons, avec les malfaiteurs, parce qu'il est orphelin et délaissé,

Femme, prenez-le par la main, car je vous dis en vérité que c'est votre fils et que tout ce que vous lui ferez de bien, vous me l'aurez fait à moi-même.

En achevant ces paroles, l'enfant fut emporté ailleurs par l'esprit de Dieu, et la femme reprit le chemin de la maison en méditant les paroles de Jésus au fond de son cœur.

## TROISIÈME LÉGENDE.

### LE MARTYRE DES INNOCENTS.

près cela, le Christ, par la vertu divine de l'esprit, se transporta en plusieurs lieux à la fois ; car son amour le portait à visiter les douleurs des enfants, et entre tant de souffrances poignantes qui l'appelaient en même temps, il n'eût su laquelle choisir pour la visiter la première.

Il vit donc en même temps les mille stations de cet affreux purgatoire industriel, où l'on torture les enfants de peuple ;

Il vit là des femmes maigres, au regard cadavéreux et fixe, travailler sans relâche et sans repos pour prolonger de quelques jours l'existence de leurs petits enfants, qui semblaient, pendant ce temps là, dormir auprès d'elles.

Mais les pauvres innocents ne dormaient pas, ils étaient en léthargie !

Car pour les empêcher de souffrir et de pleurer pendant ces longues journées de torture, leurs mères elles-mêmes leur avaient fait prendre d'un poison<sup>1</sup> qui tue lentement et qui engourdit la douleur.

D'autres enfants plus grands, mais plus tristes encore à voir, fonctionnaient comme les rouages des machines, qui les menaçaient sans cesse d'une mort affreuse, s'ils se laissaient distraire un instant.

Là régnait un silence de mort, interrompu seulement quelquefois par des paroles qui semblaient venir de l'enfer.

L'Enfant-Dieu ne leur adressa pas la parole, car ils n'auraient pu l'entendre ; il ne se manifesta pas à leurs yeux, ils ne l'auraient pas reconnu ; seulement il allait et il venait au milieu de ces pauvres enfants, et en touchant leur tête et leur poitrine, il renouvelait leur courage et empêchait la pensée de naître dans leur esprit.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes, et devant tant de douleurs, il se revêtit des souvenirs sanglants du Calvaire. La couronne d'épines sembla déchirer de nouveau son front, la trace des clous ensanglanta ses mains et ses pieds, et ses bras se serrèrent tristement autour d'une croix.

Et il se remit à prier comme il priaît au jardin des Olives, avec une tristesse mortelle et d'inexprimables angoisses.

Et il disait : « Mon Père, ayez pitié de la souffrance des innocents ! touchez le cœur des riches, et avancez la délivrance des pauvres ».

---

1      Laudanum probablement (n.d.l.e.)

Et il s'en alla ainsi, souffrant, priant et pleurant, de maison en maison, cherchant les riches et les propriétaires de fabriques, les regardant et passant devant eux en leur montrant son visage d'enfant déchiré par l'affreuse couronne, et ses petites mains percées, et sa croix, et son sang, et ses larmes.

Mais ces hommes, à force d'aimer et de servir les idoles d'or et d'argent, étaient devenus semblables à elles ; ils avaient des yeux, et ils ne voyaient pas ; ils avaient des oreilles et ils ne voulaient pas entendre.

Ceux d'entre eux qui aperçurent le Christ ou qui daignèrent le remarquer, lui demandèrent avec un sourire ironique s'il leur apportait de l'argent.

Alors le Christ recueillit dans sa main ses larmes et le sang qui coulait de son cœur, et chaque larme se changea en une pièce d'argent, et chaque goutte de sang en une pièce d'or.

Et il les leur donna dans son indignation, en leur disant :

– Vous m'avez fait changer mes larmes en argent et mon sang en or ; mais lorsque mon père fera justice, frémissez et tremblez ! l'argent pour vous redeviendra des larmes, et l'or redeviendra du sang, et l'on vous en fera payer l'usure.

Puis il les quitta, et se transporta avec la rapidité de la pensée dans les maisons où l'on instruisait les enfants des riches.

Là ce n'était plus l'agonie prolongée du corps, c'était la torture de l'âme.

Les enfants, rangés en troupes, étaient parqués dans de tristes murailles, et forcés d'appliquer leur esprit, souffrant et rebuté, à des études répugnantes.

Au lieu des douces instructions de leur mère, ils n'entendaient que la voix désagréable et monotone d'un maître gagé pour leur répéter toujours les mêmes choses.

Et l'ennui qu'on leur causait était puni chez eux comme une faute.

S'ils avaient le bon esprit de ne rien comprendre à toutes ces inepties prétendues savantes, si leur mémoire se soulageait en les oubliant,

On les privait d'air et de nourriture, on leur refusait les quelques instants de délassement dont la nature leur faisait un besoin impérieux, et on les forçait à expier le dégoût d'un travail répugnant et inutile, par un travail plus inutile et plus répugnant encore.

C'est ainsi qu'on parvenait à abrutir leur esprit et à éteindre leur cœur pour en faire des machines à argent et des esclaves sourds et muets de la propriété impitoyable.

Jésus comprit toutes ces choses désolantes, et vit plusieurs de ces enfants, déjà vieillies par l'impie et le dégoût, chercher dans de honteuses habitudes une distraction souvent mortelle.

Et il disait en lui-même que les enfants du riche n'étaient pas plus heureux que ceux du pauvre ; c'est pourquoi, pensait-il, heureux ceux que l'intelligence et l'amour ont affranchis de la servitude des richesses !

La vraie richesse de l'homme, ce sont les nobles facultés de son âme, lorsque Dieu les satisfait et les anime !

Les vrais trésors de l'homme sont ceux qu'il emporte partout avec lui, et que personne ne peut lui ravir ; la joie d'une bonne conscience, la dignité d'une volonté libre et le noble amour de Dieu et de ses frères !

Et Jésus passa au milieu de ces enfants, qui ne daignèrent pas lui adresser la parole, parce qu'il avait l'apparence d'un enfant du peuple.

D'autres se moquèrent de lui comme avaient fait les enfants de la rue, et un homme qui prenait le titre de maître ne leur imposa point silence, mais s'approchant de Jésus il lui demanda qui il était, et comment il était entré.

Jésus lui répondit :

– Je suis l'enfant qui instruit les maîtres, et je suis descendu du ciel parce que vous m'avez fermé vos portes.

Je suis la vérité qui juge vos enseignements, et qui les trouve menteurs.

Car, au lieu d'élever des enfants de Dieu pour l'immortalité, et de songer à en faire des hommes, vous élevez des esclaves du démon des richesses pour la corruption de tous, et vous en faites des animaux aux instincts rapaces.

Vous croyez être les pontifes de la science, et vous êtes les sacrificateurs de Moloch.

Vous croyez avoir la clef des portes de la vie, et vous n'ouvrez que la porte de l'enfer.

Vous prétendez former des hommes, et vous ne savez ni ce que c'est que l'homme, ni quelles en sont les hautes destinées.

Et comment instruiriez-vous ces enfants que vous ne savez pas aimer, et dont vous ne comprenez pas les besoins ?

Comment feriez-vous épanouir au soleil de Dieu la jeune fleur de leur pensée ? Vous ne voyez pas le soleil divin, et vous marchez lourdement sur les fleurs de la vie.

Mais vous ne pouvez même pas comprendre ma parole, et pour éveiller votre cœur il faut la voix douce et insinuante de ma mère.

Venez, ô ! Marie ; que votre couronne de lumière suave dissipe peu à peu les ténèbres de leurs cœurs !

Les hommes ne savent pas aimer les enfants ; c'est à la femme de le leur apprendre. Venez, ô modèle des mères, consoler tous ces pauvres orphelins et instruire ceux qui les tourmentent !

Après ces paroles, Jésus s'éloigna ; et partout où il venait de passer, apparut, marchant sur ses traces, la divine figure de Marie, belle d'ineffable compassion, et rayonnante de mansuétude.



Elle essuyait le front des pauvres enfants du peuple, condamnés au travail impitoyable des fabriques, et les embrassait tour à tour en leur disant de prendre courage et d'espérer.

Alors les pauvres petits sentaient leur cœur ému, leurs yeux retrouvaient quelques larmes ; et ils se sentaient heureux de pouvoir pleurer.

Puis Marie passa dans les prisons où l'éducation du siècle enchaîne ses tristes captifs, et un seul sourire de sa bouche en apprit bien plus à ces pauvres enfants que toutes les leçons de leurs maîtres, car ils se souvinrent de leurs mères, et ils éprouvèrent le désir d'être meilleurs en sentant renaître en eux le besoin d'aimer.

# QUATRIÈME LÉGENDE.

## L'APPRENTI CHARPENTIER.

**E**n ce temps-là Jésus disait : Pour rendre meilleure la condition des enfants ; il faut instruire d'abord leurs pères et leurs mères.

Quand les hommes associeront leur travail, les plus grands fardeaux ne pèseront pas sur les plus faibles ; et quand tous travailleront, il y aura du repos pour tous.

Alors les riches ne tortureront plus leurs propres enfants pour les façonner à la domination injuste, et les pauvres ne seront pas forcés de plier leurs plus jeunes fils aux peines de la servitude.

Car les passions égoïstes n'étoufferont plus la nature, et l'on comprendra que le travail est un devoir et ne doit jamais être un supplice.

Car il n'est personne à qui la Providence n'ait donné plus d'aptitude pour une fonction que pour une autre ; et le travail doit être distribué selon les attraites et réparti suivant les forces de chacun.

Quant à l'instruction, elle doit être commune à tous comme la lumière du soleil, car tous la désirent et en éprouvent le besoin.

Et quand elle ne sera plus faussée dans sa direction et barbare dans ses moyens, elle sera pour tous les enfants une récompense et un bonheur.

Jésus disait cela en passant sur un port où les charpentiers travaillaient à la construction d'un vaisseau.

Les uns équarrissaient un grand arbre qui devait être placé à la quille, et les autres unissaient et ajustaient des planches égales, pour former les flancs de la carène. Et tous travaillaient d'après un plan et sur des mesures précises, afin que l'ouvrage de l'un se rapportât à celui de l'autre, et que l'ensemble se composât harmonieusement de toutes les parties.

Jésus, sous la figure d'un adolescent, s'approcha du contremaître qui avait l'intendance des travaux, et lui demanda s'il ne pourrait pas l'occuper parmi ses ouvriers. Le contremaître le regarda dédaigneusement et lui dit :

— À quoi peux-tu nous être bon ? tu n'es pas assez fort.

Jésus alors remarqua dix hommes vigoureux qui ne pouvaient parvenir à soulever une énorme pièce de bois, parce qu'ils distribuaient mal leurs forces et n'agissaient pas avec ensemble.

Tous les plus forts étaient d'un côté et de l'autre tous les plus faibles ; de sorte que la pièce de bois soulevée d'un côté menaçait de tomber de l'autre, et d'écraser une partie des ouvriers.

Jésus s'en approcha et leur dit :

– Frères, laissez-moi vous aider.

Et ils se mirent à rire, en quittant leur rude travail pour s'essuyer le front.

Mais Jésus leur parla avec tant de douceur qu'ils se laissèrent conseiller par lui, il distribua les plus grandes forces où le poids était le plus lourd, assigna à chacun son poste en lui indiquant le mouvement qu'il devait faire, puis il mit lui-même sa main blanche et délicate sous l'énorme masse et donna le signal. Et la masse de bois fut enlevée sans effort et comme par, miracle.

Puis se retournant vers le contremaitre, il lui dit :

– Vous voyez que dans l'association personne n'est faible ; car parfois celui qui peut moins par les bras peut davantage par le conseil. C'est le concours des petits efforts qui détermine les grands mouvements ; et pour qu'une petite force devienne une puissance, il ne faut que la mettre bien à sa place, afin qu'elle agisse en harmonie avec toutes les autres forces.

Les ouvriers lui dirent alors ;

– Vous êtes bien jeune ; et nous voyons que déjà vous êtes passé maître dans notre métier.

Jésus leur dit :

– Je suis un apprenti charpentier ; mais je vous parle au nom de la sagesse suprême, qui est maîtresse dans tous les arts et dans toutes les sciences. Lorsque Noé fit construire l'arche qui devait conserver les semences d'un nouveau monde, il consulta cette sagesse suprême et dirigea par elle le concours de ses ouvriers pour la construction de ce vaisseau merveilleux.

Mais les ouvriers qui avaient travaillé au vaisseau de l'arche n'y entrèrent pas et périrent dans le déluge, parce qu'ils obéissaient à l'homme, sans pénétrer jusqu'à la pensée divine.

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous ; car je vous dis en vérité que vous êtes tous appelés à la construction d'une nouvelle arche. Soyez donc des ouvriers intelligents ; et songez à ménager dans le grand vaisseau social une place pour vous et pour vos enfants, afin que vous ne périssiez pas quand viendra la grande tourmente.

Les ouvriers lui dirent : – De quelle tourmente parlez-vous ?

Jésus leur répondit : – Lorsque le vent souffle, il faut qu'il soulève, ou qu'il emporte, ou qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage.

S'il est refoulé sur les eaux, il bouleversera la masse des eaux ; et s'il s'abat en tourbillon sur la terre, il déracinera les arbres.

L'esprit de Dieu, l'esprit d'intelligence et d'amour, est comme un vent impétueux qui va de l'orient à l'occident.

Il repousse devant lui les nuages de l'erreur, ébranle les rochers de l'orgueil qui lui résistent, et déracine les vieilles croyances.

Et ceux qui ont cru usurper le royaume du ciel, cherchent à le repousser et le refoulent sur les multitudes souffrantes, comme sur la surface des eaux.

C'est pourquoi hâtez-vous de construire l'édifice du salut, afin que le soulèvement des eaux ne vous entraîne pas.

Les ouvriers comprirent alors sa parole ; et les uns devinrent pensifs, les autres le regardèrent avec étonnement, et d'autres murmuraient entre eux en disant : – Ce jeune garçon nous est envoyé pour nous faire parler. Et ils se défiaient de lui.

Mais Jésus prenant une hache, se mit à travailler avec eux ; et tout ce qu'il faisait était d'une précision admirable.

Puis il leur dit : – Si quelqu'un vous engage à travailler au salut de vos frères, et qu'il ne mette pas en même temps la main à l'œuvre, défiez-vous de celui-là !

Le véritable amour du peuple se prouve moins par des paroles que par des œuvres. Et comment croira-t-il que vous compatissez à ses souffrances si vous ne voulez pas souffrir avec lui ?

Ecoutez les conseils de ceux qui vous donnent des exemples, et ne vous laissez pas énerver et décourager dans le présent par des préoccupations d'avenir : l'avenir sera le fils du présent, et demain recueillera ce que vous semez aujourd'hui.

Mais prenez garde que l'envie, ou le sot orgueil, ou d'autres mauvaises passions ne vous fassent mépriser les conseils de ceux qui vous aiment. Souvenez-vous de ce qui est arrivé au peuple qui a laissé crucifier Jésus.

Sachez que l'esprit de Jésus est toujours sur la terre, et que souvent, lorsque vous l'attendez le moins, il s'approche de vous. Ne dites point : Quel droit celui-ci a-t-il de nous instruire ? c'est comme si vous disiez : Quel droit a-t-il de nous aimer ?

Recevez la vérité par amour pour la vérité elle-même ; et ne soyez point jaloux de celui qui se dévoue à vous la dire.

N'écoutez point ceux qui cherchent à déprécier sa parole en accusant sa personne ; car les faiblesses de l'homme appartiennent à l'homme, mais la parole de vérité appartient à Dieu. Et nous devons la trouver d'autant plus divine, qu'elle emprunte la voix d'un être moins parfait ; afin que vous ne vous attachiez pas à l'homme qui parle, mais seulement à la vérité qu'il vous dit.

Les hommes du peuple, entendant ces paroles, furent saisis de respect ; et regardant celui qui leur parlait, il leur sembla qu'ils l'avaient déjà cru autrefois.

Chacun d'eux lui trouvait quelque ressemblance avec ceux qu'il avait aimés, et dont l'affection lui avait rendu, la vie moins amère.

Pour les uns, c'était le souvenir d'une mère ; pour d'autres, c'était l'image d'un fils ou d'un frère qui n'était plus en ce monde ; tous sentaient leur cœur ému, et le courage et l'espérance renaissaient dans toutes les âmes.

Jésus travailla avec eux jusqu'à l'heure de leur repas, et comme ils s'asseyaient pour manger, il remarqua, que les uns avaient plus, les autres moins ; et il leur dit : – Savez-vous comment autrefois le Christ multiplia les pains pour rassasier le peuple dans le désert ? Ils lui répondirent : – Non ; et nous ne croyons pas à ce miracle, parce qu'il nous paraît impossible.

Jésus leur dit : – Mettez en société tout ce que vous avez apporté pour votre repas, afin que chacun profite de ce qui est à tous ; et vous verrez que vos aliments se multiplieront, car le pain de la communion fraternelle sera le lien de l'association et la semence de la prospérité à venir.

Et chacun de vous sentira qu'il ne doit pas être à charge aux autres, et vous serez comme la terre qui accepte le grain qu'on lui donne, pour le rendre au centuple.

Puis, ayant béni les pains, il les rompit et les leur partagea ; et il fit de même des autres aliments.

Et il leur dit : – Apprenez ce que peut faire l'humanité par le travail de ses mains.

Alors chacun offrit de sa part à ses frères, et aucun ne voulut accepter plus qu'il ne pouvait rendre, ce que voyant, Jésus leur dit : – Le royaume de Dieu n'est pas loin de vous.

Et il les quitta.

Reviendrez-vous ? lui crièrent les ouvriers. – oui, répondit-il, si vous faites ce que je vous ai dit, vous me retrouverez bientôt au milieu de vous.

Et il les laissa dans l'étonnement, n'osant se communiquer mutuellement leurs pensées ; et plusieurs disaient : – S'il n'était pas si jeune, nous croirions que le Christ est revenu au milieu de nous.

Parce qu'ils ne réfléchissaient pas que l'esprit du Christ est immortel et ne saurait vieillir.

# CINQUIÈME LÉGENDE.

## LES ENFANTS DE SALOMON.



près cela le Christ prit les vêtements et la figure d'un ouvrier, et portant sur le dos ses outils et à la main un long bâton, il voyageait.

Or, deux ouvriers, de ceux qu'on nomme les compagnons du devoir, suivaient la même route.

Ils arrivèrent près de lui et lui firent les signes de fraternité, auxquels Jésus ne répondit que par le signe de la croix.

Les compagnons se mirent à rire et à se moquer de lui ; ils se préparaient même à le maltraiter, et ils lui demandèrent d'un ton menaçant ce que signifiait ce qu'il venait de faire.

Jésus leur répondit : – Vous m'avez fait le signe des enfants de Salomon, et je vous réponds par le signe de celui qui a été plus grand que Salomon.

La croix est l'équerre multipliée et rendue universelle. C'est le symbole de l'égalité devant Dieu et de la fraternité pour tous.

Salomon n'a bâti qu'un temple de pierre, et le Christ a édifié la société universelle, ce temple vivant que cimente la fraternité.

Pourquoi me demandez-vous à quel devoir j'appartiens ? Il n'y a qu'un devoir pour tous les enfants du père : c'est de s'aider mutuellement, et de s'entr'aimer comme le père qui est au Ciel veille sur eux tous et les aime.

Les ouvriers répondirent : – Nous n'aimons pas le signe de la croix, et nous ne croyons plus à la vertu qu'on lui prêtait autrefois ; car les mauvais prêtres en ont fait leur signe, et en ont abusé lorsqu'ils enseignaient la superstition et le mensonge.

Jésus leur dit : – Si des brigands prononçaient, en cherchant à vous faire mourir, le nom de votre mère, serait-ce une raison pour ne plus aimer votre mère ?

Les prêtres et les pharisiens se sont servis de la croix pour faire mourir le Christ, et leurs successeurs ont voulu s'en servir encore pour le supplice du peuple que le Christ était venu sauver.

Mais le Christ, en triomphant du monde par la croix, a fait de l'instrument même de son supplice un signe de délivrance et de salut et ce signe doit faire trembler les mauvais prêtres et les mauvais rois ; car c'est le signe de ralliement de ceux que la mort glorieuse du Christ leur frère a rendus libres.

Frères, ne renoncez pas à la croix ; car c'est par elle que vous serez forts et que vous vaincrez !

– Méprises-tu donc l'équerre de Salomon ? demandèrent les compagnons du devoir.

L'équerre de Salomon est le symbole d'une égalité relative et ses branches n'embrassent qu'un côté, de l'édifice humanitaire ; unissez ensemble deux équerres, en sorte que l'une ouvre ses branches du côté de l'orient, l'autre du côté de l'occident, et vous en formerez une croix.

Les deux compagnons, qui étaient des hommes de sens, ne répliquèrent pas, et admirèrent Jésus au milieu d'eux en lui disant : – Nous aimons à vous entendre. Vous êtes plus sage que nous, et c'est à vous de nous instruire.

Jésus leur demanda : – De quelle religion êtes-vous ?

– Mes parents étaient protestants, dit le premier.

– Quant à moi, dit l'autre, les miens étaient catholiques ; mais je ne vais jamais à l'église.

– Savez-vous ce que signifient ces mots : Église catholique ? demanda encore le Christ. Et comme ils étaient embarrassés pour répondre, il ajouta : – Ces mots signifient Association universelle. C'est ce que le Christ a voulu constituer sur la terre, et la société hiérarchique des prêtres n'a été que le modèle imparfait de la vraie Église universelle.

L'erreur des prêtres a été de vouloir rendre immobile et éternel ce qui n'était que transitoire. Ils ont bâti pour eux seuls une maison d'après les plans de l'architecture chrétienne, et ils n'ont pas songé que l'Église devait être la maison de l'humanité tout entière.

C'est pourquoi on leur laissera leur maison, et ils y mourront seuls et abandonnés, tandis que l'humanité édifiera le grand temple universel dont celui de Salomon a été autrefois la première figure.

Les prêtres, dans la primitive Église, n'étaient que les sages et les anciens auxquels le peuple confiait la présidence des assemblées.

N'y a-t-il pas de sages parmi vous ? et avez-vous besoin de, chercher les pères du peuple en dehors du peuple ?

Songez que le ministère de la médiation entre Dieu et les hommes est l'œuvre du plus parfait dévouement. S'il y a parmi vous un homme qui aime la vérité plus que la vie, et ses frères plus que lui-même, celui-là mérite, de vous présider ; et c'est lui qui doit vous expliquer les choses de Dieu.

Car celui-là connaît assez la religion, qui sait aimer le bien et le vrai par dessus toutes choses, et son prochain plus que lui-même.

La religion n'a pas été donnée pour les prêtres, mais pour le peuple ; et le peuple n'est pas le serviteur des prêtres, mais et sont au contraire les prêtres qui doivent être les serviteurs du peuple.

Les compagnons répondirent alors à Jésus : – Tes paroles nous plaisent, quoi qu'elles puissent avoir de nouveau et de singulier ; mais nous ne voulons plus de prêtres parmi nous : car le nom même de ces gens-là nous inspire de l'éloignement et du dégoût.



Jésus leur dit : – Ceux que vous haïssez à cause de leur nom se disent prêtres et ne le sont plus. Car ils ont été punis par où ils avaient péché.

Ils but voulu dissimuler l'esprit de sagesse contenu sous les signes du dogme, et l'esprit de sagesse leur a échappé.

Ils ont voulu tenir le peuple dans l'ignorance et la superstition, et ils sont maintenant eux-mêmes plus ignorants et plus superstitieux que les derniers d'entre le peuple.

Ils ont renoncé à aimer et à être aimés pour se faire craindre, et maintenant on ne les craint plus et on ne les aime pas.

Souvenez-vous de ce que disait le Christ en parlant des docteurs de l'ancienne Synagogue :

Les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse, faites donc ce qu'ils vous enseignent, mais n'imites pas leur conduite, car ils disent et ils ne font pas.

L'un des ouvriers dit alors : – Qu'avons-nous besoin d'aller entendre des hypocrites et des menteurs ? nous aimons mieux être instruits par ceux qui croient à ce qu'ils disent, et qui pratiquent ce qu'ils enseignent.

Alors Jésus : – Vous avez une bonne pensée, mais sachez que les premiers chrétiens ont continué de respecter l'ancien temple, tout en travaillant à l'édifice de l'Église nouvelle.

C'est pourquoi je vous dis : ne haïssez pas les pharisiens et les docteurs de l'Église catholique ; laissez-les dans leur impuissance ; ils ne peuvent plus vous faire ni bien ni mal, parce qu'ils n'ont plus ni intelligence ni amour.

C'est pourquoi je vous dis encore : édifiez la société nouvelle, la grande association universelle, la communion de tout à tous et de tous à chacun.

Que ceux d'entre vous qui ont de l'intelligence et du dévouement soient les pères et les anciens, pour enseigner, pour diriger et pour consoler ; et vous instituerez ainsi un sacerdoce nouveau.

Car ce ne sont pas les années qui vieillissent les hommes pour la sagesse, ce sont les pensées et les œuvres.

Et celui qui a le plus sagement pensé et le plus justement agi, celui là a le plus vécu.

Soyez donc des jeunes gens lorsqu'il faut agir, et des vieillards pour le conseil.

Après ces paroles, Jésus ne leur dit plus rien, et continua de marcher avec eux.

Or, les deux compagnons gardaient aussi un profond silence et se demandaient à eux-mêmes : D'où vient à celui-ci tant de science et de sagesse ?

Car il nous parla avec autorité, et il semble assuré de ce qu'il dit, au point que nous sommes forcés d'y croire.

Cependant deux autres compagnons appartenant une autre profession, arrivaient par le même chemin, et allaient croiser les trois voyageurs.

Ceux qui marchaient avec Jésus lui dirent : – Il va falloir en venir aux mains ; ils ne sont que deux et nous sommes trois, mais tu n'étais pas avec nous, tu peux te tenir à l'écart.

Jésus leur dit : – Pourquoi donc, allez-vous combattre ? ces hommes sont-ils des ennemis ou des malfaiteurs ? il me semble que ce sont comme vous d'honnêtes ouvriers.

Quoi ! parce qu'ils sont d'une profession et vous d'une autre, vous devez combattre comme des animaux furieux !

Et si le charpentier extermine le tailleur de pierres, comment subsistera-t-il lui-même ? La charpente ne doit-elle pas aligner et soutenir les pierres dans un édifice ?

Si celui qui fait les vêtements triomphe de celui qui confectionne la chaussure, comment sera-t-il chaussé ? et si c'est le cordonnier qui tue le tailleur, comment ensuite sera-t-il vêtu ?

Vous avez tous besoin les uns des autres ; et vous ne vous haïssez que parce que vous êtes membres de sociétés séparées ; unissez vos sociétés en une seule, au lieu de vous battre, faites succéder l'union universelle aux associations séparées.

Comme Jésus parlait encore, les deux nouveau-venus s'étaient approchés, mais ils ne voulurent point, l'entendre davantage et levèrent leurs bâtons pour commencer l'attaque.

Les deux compagnons du Christ se mirent alors en défense, mais Jésus, se mettant au milieu d'eux, étendit les bras et leur dit : – Vous ne vous battez pas, ou c'est sur moi que vous frapperez ; car vous êtes frères ; et si je ne puis vous empêcher de vous faire du mal, j'aime mieux être votre victime que votre complice.

Retire-toi ! retire-toi ! criaient les quatre compagnons en brandissant leurs cannes ; et comme il ne se retirait pas, ils frappèrent et le sang coula sur le visage du Christ.

A cette vue une stupeur soudaine paralysa les bras des combattants ; la tête du blessé semblait s'être environnée d'une auréole, il jeta sur eux un regard triste qui alla jusqu'à leur cœur, et il leur dit en prenant son sang dans ses mains et en le leur montrant : – Combien de fois faudra-t-il donc que je meure pour vous ?

Alors sous le sang nouveau qu'ils avaient fait couler, les compagnons reconnurent des cicatrices anciennes, et le Christ, se transfigurant à leurs yeux, leur apparut sous la forme lamentable de l'Ecce Homo.

Ils tombèrent à genoux ; et le Christ, levant les yeux au ciel, répéta encore une fois sa prière sublime : – Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Puis il prit leurs mains et les unit les unes aux autres, en leur disant : – Au lieu d'être deux d'un côté et deux de l'autre, soyez quatre ensemble ; vous serez quatre fois plus forts ! Méditez bien sur cette parole, et si vous avez de l'intelligence, comprenez-la.

Puis, les ayant bénis, il disparut à leurs regards.

Alors les quatre compagnons jurèrent de ne plus se séparer qu'ils n'eussent jeté les fondements de l'union universelle.

Et ils se promirent de s'entraider jusqu'à la mort, en consacrant leur vie entière à réunir les enfants de Salomon, d'Hiram et des autres anciens architectes du temple, pour les engager à travailler tous ensemble à l'association universelle, et à constituer enfin la grande famille des enfants du Christ.

## SIXIÈME LÉGENDE

### LES FILLES DE MAGDELEINE.



quelque temps de là, le Christ se ressouvint de sa femme de Samarie et de Magdeleine la pécheresse, à qui beaucoup de péchés furent remis parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Et lui, qui n'a pas dédaigné de descendre jusqu'aux enfers, pour délivrer les âmes de ceux qu'il avait rachetés, il s'en alla le soir par les rues de la grande ville, cherchant les pauvres femmes pécheresses.

Et en les voyant errer à la lueur des lampes, le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur, les fleurs sur le front et les pieds dans la boue, il pleura en songeant à Marie.

Et il les regardait avec une ineffable tristesse, en songeant que dans chacune de ces infortunées il y avait une âme et un cœur.

L'une d'entre elles s'étant approchée de lui, il la regarda douloureusement et lui dit : – Ma fille, que me veux-tu ?

– Que vous me pardonniez, répondit-elle ; car elle l'avait reconnu.

Jésus lui dit : – Tu me connais parce que tu as beaucoup souffert : pauvre enfant, que puis je faire pour toi ! Je puis te pardonner, mais comment puis-je faire que tu te pardonnes à toi-même ? Mon père ne t'avait-il pas créée pour vivre pure et pour devenir mère ? Comment donc es-tu tombée dans cette affreuse abjection !

– Parce que je ne pouvais plus vivre, et que je n'avais pas la force de mourir, répondit en pleurant la pauvre femme.

– Et pour vivre tu t'es condamnée à mourir tous les jours, lui dit Jésus : que trouvais-tu donc de si désirable dans la vie ?

– Maître, reprit-elle, quand les hommes me paient pour m'outrager, ce n'est pas moi qui suis coupable du mal qu'ils me font ; mais si j'avais porté les mains sur moi-même, j'aurais eu à répondre devant Dieu de crime de ma mort.

– Femme, tu penses sagement, dit Jésus. Tu étais faible, et la société ne t'a point soutenue : aussi tu es contre elle une accusation vivante, et chacune de tes humiliations sera punie comme un homicide.

Car chacun de ces hommes qui croient pouvoir te posséder à vil prix, a eu une mère ; et il ne songe pas que toi aussi, le ciel t'avait destinée à devenir mère.

Il a peut-être une sœur ; et il ne songe pas que tu pourrais être sa sœur.

Il a quelquefois même une fiancée ; et il ne se demande pas ce qu'il souffrirait si quelqu'un avilissait ainsi sa fiancée. Car toute femme est une fiancée de l'humanité, et à chacune d'elles Dieu avait destiné un époux.

Retire-toi donc de moi, ô ma pauvre enfant ! car ma présence te fait mal et te couvre de honte : tu voudrais m'aimer et tu n'oses pas me regarder, parce que je suis l'homme pur et que tu es la pauvre femme dégradée.

Non, ne me regarde pas, pauvre femme humiliée ; mais regarde mon image attachée à la croix, et espère.

Car je n'écrase pas le roseau brisé, et je ne marche pas sur la mèche qui fume encore.

Le monde te méprise, parce qu'il t'a rendue impure ; et il m'a méprisé parce que j'étais pur. Tu vois donc bien que ses jugements sont iniques et qu'ils ne doivent pas désespérer ton cœur.

Pauvre créature, qui, pour avoir été faible, souffres maintenant ce qui épouvanterait les natures les plus fortes !

Ne crains pas mes reproches ; je ne veux pas les ajouter aux regrets de ton cœur.

Le monde t'a brisée ; c'est pourquoi j'aurai pitié de toi.

Lorsque je mourais sur la croix, je voyais à mes pieds Magdeleine la pécheresse ; et j'étais heureux de mourir pour elle.

Car j'aime ceux que le monde abandonne, et je bénis ceux qu'il outrage.

Éloigne-toi, ma fille ; et renferme ta douleur dans ton âme, comme une espérance.

Pleure intérieurement, quand les tristes nécessités de ta vie te forcent à sourire ; car tu n'as plus désormais de chasteté que dans les larmes de ton cœur.

Ne prostitue jamais ton âme, afin que ton corps puisse être purifié par la destruction ; et que les souvenirs de la perte tombent avec ta forme périssable dans l'oubli du tombeau.

L'âme est immortelle, et ses aspirations douloureuses à la vertu vivront avec elles ; le corps est mortel, et les fautes qui viennent de lui et qui l'attachent à lui s'en iront avec lui dans la mort.

Pauvre ange tombé dans l'enfer, ne te lasse donc pas de regarder le ciel, et ne désespère pas de ton salut ; car ceux qui t'ont perdue sont plus coupables que toi : et c'est contre eux que tu aurais droit de crier Vengeance !

— Je leur pardonne, répondit la femme ; car s'ils étaient meilleurs ils seraient plus heureux ; et comment auraient-ils été bons pour moi, eux qui ne savent pas encore être bons pour eux-mêmes ?

— Allez en paix, ma fille, et espérez votre délivrance, dit alors le Christ ! vous n'avez pas été vertueuse, et c'est peut-être la faute du monde plus que la vôtre ; mais vous êtes bonne, et cela appartient à votre cœur sans que le monde puisse vous l'ôter. Dieu vous pardonnera comme vous pardonnez à ceux qui vous ont fait du mal. Ayez donc du courage et tâchez de sortir du vice. Qu'aucun tra-

vail ne vous rebute, car vous avez souffert quelque chose de plus pénible ; qu'aucun effort ne vous coûte, car il vous a fallu bien des efforts pour vous résigner à votre abjection.

Courage, ma fille, relevez-vous et espérez ! que votre cœur soit pur d'abord : refaites une virginité à votre âme et Dieu ne vous abandonnera pas.

Le monde ne vous pardonnera jamais, parce qu'étant plus coupable que vous, il n'a ni le droit ni la générosité du pardon.

Mais Dieu vous aimera comme le père de famille a aimé l'enfant prodigue, et vos fautes, mêmes, que le repentir vous, rendra éternellement douloureuses, deviendront pour vous des souffrances expiatoires et des titres à la couronne du martyr.

Ayant dit ces paroles, le Christ s'éloigna ; car la pauvre femme sanglotait et n'avait plus la force d'en entendre davantage.

Jésus passa ensuite devant d'autres femmes qui ne la reconnurent pas et auxquelles il n'adressa pas la parole, parce qu'elles étaient abruties par le vice et contente, dans leur abjection, par l'amour du désordre et la haine du bien. Il les regarda comme des malades tombées en délire, et pria silencieusement pour elles.

Il en vit d'autres dont la vie était une continuelle ivresse et qui s'étourdissaient pour oublier ; et il les compara aux malheureux qui ont perdu la raison mais il les plaignit davantage, parce que leur folie était volontaire.

Mais il ne maudit aucune de ces femmes, parce que toutes étaient malheureuses. Il les plaignit au contraire et les aima, parce que personne ne les aime.

Mais il y avait des hommes qui passaient dans la rue et qui insultaient ces malheureuses.

Jésus s'approcha d'eux et leur dit : – Vous avez sans doute de la pudeur, vous qui insultez ces femmes qui n'en ont plus.

Vous connaissez sans doute la sainteté de l'amour, puisque vous outragez ces femmes qui vendent leur déplorable complaisance !

Vous respectez sans doute le sexe de votre mère et de celle qui est ou sera la mère de vos enfants, puisque vous méprisez ainsi ces pauvres femmes, qui ont perdu toute leur dignité maternelle ?

Que t'importe ? lui répondirent grossièrement ces hommes. Nous faisons ce qui nous plaît ; passe ton chemin. Es-tu le défenseur de ces créatures ?

Jésus leur dit : – Si ces créatures sont méprisables, quel nom vous donnera-t-on, à vous qui les avilissez ?

Car c'est de votre brutalité qu'elles se sont faites les servantes ; et s'il n'y avait pas d'hommes comme vous, il n'y aurait point de femmes comme elles.

Or, vous savez que, selon la loi de la nature, le mari est le chef de la société conjugale, et qu'il répond devant les hommes des désordres mêmes de sa femme.

Or, je vous dis que devant Dieu la femme légitime du débauché c'est la prostituée, et qu'il doit être flétri devant les hommes de tous les désordres de celle dont il fait habituellement sa compagne.

Or, comme tout homme qui s'unit intimement à une femme ne fait qu'un avec elle, lorsque vous outragez ces pauvres créatures, vos affronts retombent sur vous-mêmes, et c'est vous seuls qui les méritez.

En entendant ce discours, ces hommes étaient pleins de confusion et se mordaient la langue de colère, mais aucun d'eux n'osa injurier ni menacer Jésus, car il leur parlait avec assurance, et ceux qui avaient pu insulter des femmes sont naturellement des lâches.

Ils murmurèrent entre eux et balbutièrent à voix basse des injures et des railleries grossières. Mais Jésus leur tourna le dos et s'éloigna. Et ils ne soupçonnèrent pas quel était celui qui venait de leur parler.



## SEPTIÈME LÉGENDE

### LES CONSPIRATEURS.

**E**n ce temps-là, Jésus voulut converser avec ceux qui se disent dévoués au salut du peuple. Mais avant de se manifester à eux, il voulut connaître leurs plus secrètes pensées, et se rendant présent à eux par la vertu de son esprit, il écouta les paroles de leurs cœurs.

Il interrogea surtout ceux qui devraient être les ministres du Verbe, les hommes dont la parole écrite tous les jours se multiplie comme les feuilles des arbres, et il chercha une croyance et une pensée au fond du cœur de tous ces hommes. Il les vit prendre et quitter leurs maximes comme une livrée, défendre et attaquer tour à tour les mêmes choses avec autant d'indifférence, car pour la plupart d'entre eux rien n'était vrai et rien n'était faux.

Il vit les plus âpres défenseurs de la cause populaire, pleins de mépris pour le peuple et brûlant d'une basse envie qui les rendait ennemis des grands, parce qu'ils avaient soif eux-mêmes de richesses et de grandeur. Il les vit écrire sur leur bannière des noms qu'ils méprisaient eux-mêmes. Car ces hommes se connaissaient trop pour compter les uns sur les autres, et ils ne croyaient même plus en eux-mêmes, car ils doutaient de tout, ayant perdu la foi, et n'ayant pas trouvé la science : toutefois, comme il faut bien que les uns règnent et que les autres obéissent, ils protestaient contre l'obéissance dans l'espérance de régner, et ils se soutenaient les uns les autres, pour arriver les uns par les autres ; mais ils se détestaient et se jalousaient tous au fond de leur cœur.

Jésus les vit, les comprit et ne s'approcha pas d'eux pour leur parler ni pour se manifester à eux ; car ces infortunés ne pouvaient ni le voir ni l'entendre.

Puis ayant détourné les yeux, il chercha les hommes du peuple qui s'assemblaient en secret comme les chrétiens au temps des Catacombes ; là du moins il vit de nobles cœurs et des aspirations généreuses, mais nulle part on n'était d'accord sur le choix et l'emploi des moyens, parce que le troupeau de l'avenir n'avait pas encore trouvé de pasteurs. La plus grande confusion régnait dans les idées, et les volontés, au lieu de s'unir, se divisaient de plus en plus et se faisaient mutuellement obstacle ; chacun voulait enfanter son système, et les systèmes s'entre-détruisaient les uns les autres ; le temps de la foi et des croyances communes semblait être à jamais passé, et aucune lumière fixe et durable ne remplaçait encore la foi éteinte ; aussi la chaleur naturelle des âmes les dévorait sans produire de clarté, et s'épuisait sans se communiquer aux autres âmes qui avaient froid et qui languissaient dans la nuit.

Jésus prit l'apparence d'un homme du peuple et entra le soir dans une salle basse où étaient assemblés des écrivains et des travailleurs, qui parlaient de réforme, sans parvenir à s'entendre, parce que les émissaires des partis les agitaient en sens contraire.

Jésus se leva donc au milieu d'eux et leur dit : – Qu'êtes-vous venus faire ici ?

Êtes-vous venus pour disputer sur des mots que vous ne comprenez pas et pour écouter des hommes qui cherchent à se glorifier eux-mêmes ?

Venez-vous pour édifier ou pour détruire ? Pour unir ou pour diviser ? Pour délibérer ou pour disputer ?

Défiez-vous des hommes qui, sous prétexte de zèle pour vos intérêts, ne vous apportent que des récriminations amères, de ceux qui exploitent les principes, en faveur de tel ou tel nom, de ceux qui ne s'adressent jamais qu'aux passions haineuses et jalouses !

Bannissez du milieu de vous ceux qui parlent sans cesse d'eux-mêmes, et qui calomnient sourdement vos amis et vos défenseurs.

A ces paroles, il se fit un grand tumulte dans l'assemblée ; une partie de ceux qui se trouvaient là, vociféraient pour étouffer la voix du Christ, et l'appelant traître et faux frère, ils voulaient le faire sortir.

Jésus dit alors : – Les mauvaises passions se trahissent d'elles-mêmes.

Que les hommes de bonne foi, que les amis du bien se taisent et restent calmes ; on les reconnaîtra à ce signe, et la réunion sera épurée.

Plus de la moitié de l'assemblée s'assit alors et garda le silence ; tandis que les agitateurs, devenus furieux de se voir ainsi reconnus, éclataient en menaces et en injures.

Jésus resta assis au milieu des ouvriers honnêtes, qui se tenaient calmes et silencieux comme lui, et ils gardaient un profond silence.

Ce que voyant, les hommes violents et de mauvaise foi sortirent de l'assemblée.

Jésus alors dit à ceux qui étaient restés : Frères, lorsque les premiers chrétiens se réunissaient en assemblées secrètes, ce n'était pas pour disputer, mais pour communier ensemble à l'esprit de fraternité et de justice. Vous souffrez beaucoup, je le sais ; la société est dure et injuste pour vous, je le sais encore ; mais vous faites partie de la société. Soyez tous les uns pour les autres, et la société sera moins dure ; soyez justes d'abord vous-mêmes, et l'injustice diminuera.

Sachez que le désordre produit toujours un plus grand désordre, et que le mal ne remédie jamais au mal.

Savez-vous pourquoi les mauvais riches vous oppriment ? C'est parce qu'ils ne vous reconnaissent pas pour leurs frères, ayant eu le malheur d'oublier Dieu et les enseignements du Christ.

Ils sont injustes, parce qu'ils n'ont d'autre loi morale que leur cupidité et leur orgueil ; défiez-vous donc de l'orgueil et de la cupidité ; car les vices ne produisent dans leurs conflits que des alternatives de tyrannie et d'esclavage. Pour être libre, il faut être affranchi d'abord de toutes les mauvaises passions qui asservissent le cœur et qui dépravent l'intelligence.

Ne conspirez pas dans les ténèbres contre des hommes ; conspirez au grand jour contre les vices.

Exercez les uns sur les autres une surveillance fraternelle ; réprimandez dans vos réunions l'intempérant, le brutal et le paresseux ; donnez des éloges publics au travail, au dévouement et aux mœurs honnêtes.

Le peuple sera fort quand il sera bon et juste. Qu'il cesse d'être enfant, et ses tuteurs seront forcés de lui rendre leurs comptes. On n'attache pas les lions à la charrue et l'on n'élève pas les aigles dans les basses-cours avec les oiseaux domestiques.

Mais tant que vous ne serez ni assez sages ni assez forts pour régner vous-mêmes, obéissez à vos rois et à vos chefs, et priez Dieu qu'il vous les conserve, car le peuple souffre toujours des révolutions et ne gagne jamais à changer de maîtres.

Les ouvriers entendant cela murmuraient entre eux, et disaient : – Celui-ci ne serait-il pas un émissaire du pouvoir ?

Et ils commencèrent à se retirer l'un après l'autre.

Jésus, continuant son discours, leur dit : – Comment pouvez-vous être libres, si vous ne savez pas discerner le vrai du faux et le bien du mal ?

Comment sortirez-vous de la servitude, si vous calomniez ceux qui vous aiment et si vous refusez d'entendre ceux qui vous disent la vérité ?

Parce que le pouvoir est actuellement plus fort que vous et que je vous conseille de ne pas vous briser en vous heurtant contre lui, vous dites que je suis un émissaire de vos ennemis !

Et lorsque je vous trace la route pour arriver à la royauté des hommes libres, vous m'accusez d'être un valet du pouvoir ! Vous voyez bien que vous n'êtes pas encore en état de régner, car vous voulez qu'on vous flatte et non qu'on vous instruisse : vous avez la faiblesse ordinaire des tyrans.

Quand le Christ eut achevé de parler, il regarda autour de lui, et il vit que tous étaient sortis, à l'exception de trois jeunes hommes, qui l'écoutaient avec respect.

Jésus leur dit : – Vous êtes donc les seuls qui ayez compris ? Eh bien ! allez maintenant annoncer à vos frères ce que vous avez entendu, et ne désespérez pas du salut de l'humanité.

Affranchissez d'abord le monde qui est en vous-mêmes, soyez des hommes, et vous serez libres !

Car tout esclavage est volontaire. On n'avilit jamais, ceux qui ne veulent pas être avilis. Dieu même, avec toute sa puissance, ne saurait, contraindre la volonté d'un enfant.

– Nous voulons être libres ! dirent alors les trois jeunes hommes avec énergie.

Eh bien ! persévérez dans cette volonté, et vous serez plus que des rois, répondit Jésus. Et ils se réparèrent.

## HUITIÈME LÉGENDE.

### LA NOUVELLE FEMME ADULTÈRE.

**E**n ce temps-là, Jésus se revêtit de toute la majesté de l'homme parfait ; et comme il avait autrefois attendu la Samaritaine au bord du puits de Jacob, il alla s'asseoir dans un endroit retiré d'un jardin public.

Or, une femme qui l'avait vu passer, l'avait suivi de loin ; et elle s'approcha de lui pour voir s'il lui adresserait la parole, mais Jésus ne la regarda même pas.

Or, cette femme était vivement émue dans son cœur, et elle ne pouvait détourner ses regards de cette rayonnante figure. Elle reconnaissait le Christ pour l'avoir vu dans tous ses songes, et elle désirait ardemment qu'il la regardât ; mais elle n'osait lui parler la première, parce qu'elle craignait son mépris.

Le Seigneur cependant avait pitié des angoisses de cette femme, et priant intérieurement son Père, il disait : – Mon Dieu les délivrez les femmes de l'adultère, afin que les générations ne soient plus empoisonnées dans leur source ! Mon Dieu ! ayez pitié des larmes de ma mère qui prie pour l'affranchissement des mères, et rendez la chasteté à ce monde corrompu !

Puis, s'adressant à la femme, avec un visage doux et grave, il lui demanda si elle ne désirait pas lui parler.

La femme lui répondit en rougissant qu'elle n'avait rien à lui dire ; mais elle resta près de lui, confuse, tremblante, et cependant charmée d'avoir entendu sa voix.

– Eh bien ! moi, ma fille, j'ai à vous parler, dit le Sauveur, asseyez-vous auprès de moi.

– Je ne saurais, dit la femme, car je crains que mon mari ne me voie.

– Vous faites donc quelque chose de mal ? demanda Jésus.

– Peut-être, répondit la femme, et cependant il me semble que j'ai confiance en vous, et le sentiment qui me retient malgré moi près de vous est bien pur.

Je ne crois pas vous avoir vu encore, et déjà il me semble que je vous connais depuis longtemps et que toujours vous avez été bon pour moi.

Je n'éprouve aucune honte à vous laisser voir l'émotion de mon cœur. Je crains seulement votre mépris, car je suis la femme d'un autre.

– Et cet autre, l'avez-vous aimé ? demanda Jésus.

– Jamais, répondit la femme en baissant les yeux.

– Et comment avez-vous pu promettre fidélité à celui que vous n'aimiez pas ?

Car la fidélité n'est que la garantie volontaire d'un mutuel amour. Vous avez donc trompé un homme qui vous aimait, en feignant de lui donner ce qui n'était pas à vous et ne pouvait jamais être à lui ?

– Lui-même ne m'aimait pas, murmura encore la femme. Il m'a épousée à cause de l'argent que mes parents lui donnaient avec moi, en échange de son nom et de son crédit.

– Et ainsi vous êtes devenue adultère ? dit le Christ en la regardant.

– Oh ! non, jamais ! reprit-elle vivement. C'est aujourd'hui la première fois qu'un attrait invincible m'a fait parler avec abandon à un autre homme ; mais encore, sans la confiance et le respect que votre physionomie m'inspire, je ne me serais pas approchée de vous. Je savais bien que vous me mépriseriez, ajouta-t-elle en baissant la tête, et des larmes coulèrent de ses yeux.

– Femme, lui dit le Christ, tu n'es pas coupable pour avoir aimé, mais bien pour t'être donnée à celui que tu n'aimais pas. Sache que dès ta naissance Dieu t'avait fiancée par les attraits qu'il avait mis au fond de ton cœur. Celui que tu devais aimer, celui que tu rêvais, celui dont je te rappelle l'image, celui-là seul était ton véritable époux, et pendant son absence tu as été vendue comme une esclave, et tu as contracté avec un autre une alliance adultère.

Ne te souvient-il plus de la parole du Christ : L'homme oubliera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse. C'est-à-dire que l'affection conjugale sera plus tendre que l'amour filial et l'emportera sur toutes les affections.

Car Dieu, dès le commencement, a prédestiné l'homme et la femme pour s'unir ! Que l'homme ne sépare donc jamais ce que Dieu assemble.

Mais, dites-moi, femme, est-ce par des conventions de trafic et d'avarice que Dieu unit les volontés, et croyez-vous que le démon des richesses puisse accomplir l'œuvre du saint et légitime amour ?

L'homme ne sépare-t-il pas ce que Dieu veut unir, lorsqu'il vend sa fille et lorsqu'il achète une femme ?

Je ne vous fais point de reproches, à vous, ma fille, car vous n'étiez pas libre, et selon les lois qu'ils ont faites, vous avez dû obéir.

La résistance pour vous eût été la mort ; et toutes les âmes n'ont pas le courage du martyre.

Ne maudissez pas vos parents et priez Dieu qu'il leur pardonne, car ils vous ont prostituée à leur intérêt et à leur orgueil.

Sachez seulement que le jour où s'est accompli ce que les hommes ont appelé votre mariage, les anges du ciel se sont voilés de leurs ailes et ont pleuré sur vous, car vous étiez devenue une femme adultère.

Vous étiez infidèle au doux rêve de votre cœur, vous abjuriez l'alliance cachée dans votre âme, vous outragiez la maternité divine.

– Épargnez-moi, dit la femme d'une voix suppliante et en joignant les mains.

– Femme, reprit Jésus, je vous l'ai déjà dit : ce n'est pas moi qui vous accuse, c'est vous qui pourriez accuser le monde.

Car tous ceux qui consentent au mal commettent le mal, et tous ceux qui sont les esclaves des richesses, tous ceux qui estiment l'or plus que la liberté et l'amour, tous ceux qui s'indignent de cette vénalité du monde et qui ne protestent pas hautement contre la corruption universelle ; ceux qui n'y songent pas et qui se contentent d'en rire ; tous ceux-là sont les complices de celui qui vous a achetée et de ceux qui vous ont vendue.

C'est pourquoi si personne n'a eu le droit autrefois de jeter la première pierre à la femme infidèle, parce que tous avaient péché ; aujourd'hui la femme qu'ils ont rendue adultère peut se relever devant le trône de Dieu et les accuser à son tour avec des sanglots et des larmes ! Et je vous dis en vérité que chacune de ses larmes vaudra une goutte du sang de la Rédemption, et que ses sanglots imposeront silence devant Dieu aux clameurs de l'enfer !

Puis il ajouta d'une voix plus douce : – Femme, la parole humaine est sacrée comme la parole divine, et l'esclave qui s'est vendu n'a plus le droit de s'enfuir ; autrement il serait un parjure et un voleur. Que la fidélité de ta parole expie l'infidélité de ton cœur.

Ne te reproche pas de m'aimer : tu le peux, car bientôt tu ne me verras plus et tu me chercheras dans tes rêves.

Je suis l'époux des âmes isolées ; je suis l'homme de l'avenir !

C'est moi qui suis le fiancé des vierges et le consolateur des veuves.

Je suis l'époux promis par la poésie céleste de Salomon à la femme purifiée par l'épreuve et affranchie par la douleur.

Aimons-nous, pauvre esclave ; et résigne-toi en attendant la liberté ; mais si tu as des filles, ne les vends jamais et ne les sacrifie pas à des alliances que le ciel voit avec horreur.

Travaille à la destruction du péché, pour que Dieu te pardonne ta faute ; et si tu veux revoir mon image, pour t'encourager à souffrir... regarde sur la croix.

A cette dernière parole, la femme fut saisie de frayeur, et relevant les yeux elle ne vit plus personne.

Elle se laissa tomber à genoux près du banc où elle avait vu le Sauveur assis, et joignit les mains en pleurant amèrement.

Plusieurs hommes alors s'approchèrent d'elle sans qu'elle s'en aperçût : c'était son mari qui la cherchait accompagné de plusieurs témoins, et qui leur disait en la montrant : – Vous voyez qu'elle est devenue folle ; vous témoignerez pour moi.

Alors ils se saisirent d'elle, et elle se laissa emmener sans comprendre ce qu'ils voulaient ; mais quand elle vit que son mari allait la faire enfermer pour être débarrassé d'elle, elle songea qu'elle serait du moins délivrée de l'adultère et de la prostitution ; elle aima mieux être la victime de cet homme que de continuer à être sa complice, et lorsqu'on l'interrogea, elle répondit qu'elle avait vu le Christ, et raconta tout ce que le Sauveur lui avait dit. Les médecins et la juges décidèrent alors qu'elle avait perdu la raison, et elle fut renfermée dans un hospice d'aliénés. Là, elle se consolait en pensant qu'elle ne serait point mère et qu'elle ne mettrait pas de filles au monde ; elle s'ense-

velit vivante dans ce tombeau terrible, et ne demanda rien de tout ce qui lui avait appartenu que le crucifix de sa mère.

## NEUVIÈME LÉGENDE.

### LA MAISON DES FOUS.

En ce temps-là, Jésus, voulant contraindre la Folie du siècle à se condamner elle-même en déclarant son aversion pour la sagesse, entra dans une maison où un grand nombre de personnes étaient assemblées, et, élevant la voix, il leur parla ainsi :

– Qu’êtes-vous venus faire ensemble dans cette maison, quand vos esprits sont divisés et quand vos cœurs s’éloignent toujours de plus en plus les uns des autres ?

Pourquoi vous saluez-vous les uns les autres, avec un visage gracieux, tandis qu’au fond de l’âme vous désirez la mort les uns des autres ?

Et comme un murmure s’élevait à cette parole, Jésus ajouta : – Quel est celui d’entre vous qui ne prendrait pas, s’il le pouvait impunément, la fortune et les dignités d’un autre ? Or, vouloir dépouiller son frère de ce qui fait sa vie, n’est-ce pas désirer sa mort ?

Que cherchez-vous avec tant de peine ? que dissimulez-vous avec tant de soin ? que voulez-vous pour prix de tant d’efforts ?

Vous usez votre vie, vous abrutissez votre âme, vous anéantissez votre cœur, pour parvenir à un but que vous ne comprenez pas vous-mêmes.

Vous cherchez le bonheur aux dépens du bonheur ; vous sacrifiez votre vie pour vivre ; vous vous dévorez les entrailles pour apaiser votre faim.

Votre vie entière est un mensonge : vous vous emprisonnez volontairement dans la contrainte et dans l’ennui ; vous vendez votre éternité pour acheter la mort, et vous ressemblez au malade en délire qui rêve à des projets de voyages ou de plaisirs pendant les lassitudes de son agonie.

A quoi bon gagner tout l’univers pendant que vous perdez votre âme ? un cadavre est-il donc heureux sur un trône ? et quand vous n’avez plus ni croyances ni amour, de quoi vous servent les hommages de ces hommes que vous méprisez, et les soins de ces pauvres femmes que vous n’aimez pas et qui ne vous aiment pas ?

La vaine gloire n’est-elle pas une dérision pour celui qui s’est élevé en rampant ? et peut-il se croire supérieur à ceux qui s’avalissent aujourd’hui comme il s’avalissait lui-même hier ?

Que fera de sa richesse l’homme qui a tué son cœur et qui s’est réduit à la vie animale ? Les besoins de l’animal ne sont-ils pas bornés, et chaque excès ne porte-t-il point avec soi sa lassitude et son supplice ?

Allez donc, serviteurs de ce monde, exercez-vous au sacrifice pour ce maître ingrat ; abjurez tout ce qui fait la joie de l’âme ; renoncez à tout ce qui fait la vie du cœur ; puis, lorsque vous serez tels



qu'il faut être pour régner sur lui, vous rejetterez vous-mêmes avec dégoût ce qu'il vous aura laissé d'existence cadavéreuse, et le néant sera votre dernière espérance.

Comme Jésus parlait ainsi, le maître de la maison envoyait chercher ses valets pour le faire sortir ; car, disait-il, un fou est entré dans notre salon, et sa folie étant fort triste ; il faut l'emmener et le remettre entre les mains des agents de l'autorité, pour qu'on le renferme dans la maison des fous.

Mais Jésus, comprenant leur pensée, leur dit : – Vous m'envoyez à la maison des fous, et moi je vous laisse dans votre propre maison.

Désormais vous ne m'emprisonnerez pas plus qu'on n'emprisonne la pensée. Je ne suis plus un homme, je suis le type et l'idéal de la forme humaine. Jamais la violence ne pourra s'emparer de moi pour me faire mourir.

Vous ne m'enfermerez pas, vous que la folie des richesses enchaîne avec de l'or ; mais si vous vous souvenez de ma parole, et si vous rentrez en vous-mêmes, ma parole vous affranchira.

Comme il parlait ainsi, tous ceux qui étaient là haussaient les épaules et riaient ; et les valets, s'étant approchés pour le prendre, n'osèrent mettre la main sur lui. Mais Jésus sortit et s'éloigna de cette assemblée.

Il se promena dans la ville et vit des hommes qui travaillaient du matin au soir pour vivre, et qui ne s'étaient jamais demandé à quoi pouvait servir la vie.

D'autres, qui vivaient de fraudes et de honteux trafics, éteignant tous les jours dans l'infamie la dernière étincelle de leur âme, comme s'ils s'étaient mis aux gages de la corruption et de la mort.

Il en vit d'autres dont toute l'existence était un mensonge ; et lorsqu'on cherchait quelle vérité ils pouvaient cacher avec tant de soins et de peine sous un masque hypocrite, on ne trouvait rien.

Les uns aimaient sans être aimés, et, pour cela même, s'obstinaient à aimer davantage ; d'autres se glorifiaient de n'aimer rien, et ils s'étourdissaient pour ne jamais se voir seuls, car ils avaient peur d'eux-mêmes !

Il y en avait qui buvaient et chantaient pour avaler leurs larmes et dissimuler leurs sanglots.

D'autres couraient la nuit, affublés d'accoutrements bizarres, ils se rencontraient dans de vastes salles éclairées de lampes brillantes : là ils s'insultaient en riant, s'assemblaient au hasard, dansaient, trépignaient, hurlaient, se précipitaient pêle-mêle... Là se préparaient la prostitution et l'orgie ; là se vieillissait rapidement la jeunesse ; là s'éteignait l'intelligence et se perdait à jamais l'amour. On appelait cela des divertissements. Des mères, y laissaient aller leurs fils, et des hommes y conduisaient souvent eux-mêmes les femmes qu'ils prétendaient aimer.

Dans toute cette grande ville, enfin, les moins mauvais et les plus sages étaient ceux qui vivaient comme les animaux. Les autres étaient des démons.

Jésus se dit alors : – Tous ces hommes sont insensés, et ils enferment dans une prétendue maison de fous ceux qui ne pensent pas comme eux. J'irai donc dans la maison des fous et j'y chercherai la sagesse.

Et, comme il est le médecin des âmes, il prit l'apparence d'un médecin et se rendit à l'hospice des aliénés.

Le premier qu'il y recentra lui dit : « Je suis roi ». Et Jésus dit : – Plusieurs autres hommes prétendent la même chose. La seule différence entre eux et celui-ci, c'est que leur fantaisie, à eux, est contagieuse, et qu'ils trouvent un peuple pour les croire.

Un autre s'approcha alors et s'écria : « Je suis Dieu ! » – Tous les sages du siècle disent la même chose, répondit Jésus. Pourquoi donc t'ont-ils trouvé insensé ?

– C'est que je ne veux pas les adorer, reprit le fou, ne pouvant et ne voulant adorer que moi-même.

– Ils sont tous comme toi, lui dit Jésus ; seulement, ils ne le disent pas, et font semblant d'adorer les autres pour en être adorés à leur tour.

– Ils sentent donc bien qu'ils ne sont pas Dieu, et ils prétendent l'être malgré leur propre conscience, répliqua le fou triomphant. Ils m'ont donc enfermé par envie et parce que moi seul, au milieu d'eux, j'étais sage !

– Non mais ils étaient plus insensés que toi, dit Jésus, et ils le sont encore.

Il en vint un autre qui dit : – Moi je ne suis pas Dieu, mais je veux faire ce que Dieu n'a pas encore fait : je veux faire le bonheur des hommes.

Jésus la regarda mélancoliquement et lui dit : – Sais-tu ce qu'il en coûte et combien de temps il faut pour réussir ?

La peine et le temps ne sont rien, répondit l'aliéné. La vérité est une semence qui germe lentement, mais qui porte infailliblement son fruit. J'ai découvert les deux grandes lois, de la nature : l'unité de substance et l'harmonie du mouvement qui la modifie. Le mouvement est la musique de Dieu qui vibre par octaves ; les notes les plus élevées correspondent aux plus basses sur d'innombrables échelles dont l'analogie est la clef. Que l'homme connaisse l'œuvre de Dieu et qu'il l'imite dans la constitution sociale. Voilà la réalisation de l'Évangile et le salut du monde.

Jésus lui répondit : – On bâtit encore des temples.

Je souhaite que les paroles que tu viens de dire soient profondément gravées sur une table de bronze, et qu'on enterre cette table sous les fondements de la dernière église qu'on bâtera.

Lorsqu'on la retrouvera un jour, on comprendra peut-être ce que tu viens de dire ; mais si tu continues à parler ainsi, tu mourras ici, et personne au monde ne s'intéressera à toi de ton vivant et ne se souviendra de toi après ta mort.

– Excepté Dieu, dit l'aliéné.

– Et moi, ajouta le Christ, et il serra la main du pauvre insensé.

Puis il s'approcha d'un autre qu'on avait enchaîné, parce qu'on le jugeait dangereux. Celui-là pleurait d'indignation et répétait : – Ils ont disposé de moi et je ne leur appartenais pas ; j'ai travaillé, et ils ont mangé le fruit de mon travail : ils ont mangé ma chair et bu mon sang. La terre est à Dieu, qui la prête à tous ses enfants, et ils disent : « La terre est à nous ! » Et parce que ces brigands sont les plus forts, ils font mourir de faim les enfants de Dieu ! Les voleurs possèdent le monde ; et de leur brigandage ils ont fait la base de leurs lois et de leur morale, Oh ! si les pauvres, se lassaient un jour de souffrir et se réunissaient pour la vengeance !...

– Tais-toi, cria alors au furieux la voix rauque d'un gardien, tais-toi, ou l'on te remettra le bâillon.

– Cela prouvera-t il que vous et vos maîtres vous n'êtes pas des voleurs et des assassins ? reprit le fou avec une exaltation croissante.

– Cela prouvera qu'il faut que tu te taises, dit le gardien ; et, avec l'aide de deux ou trois de ses semblables, il s'approcha du fou et le bâillonna d'autant plus facilement qu'il avait les pieds et les mains attachés à des anneaux de fer.

Jésus passa près de lui et l'apaisa du regard, mais il ne lui parla pas, car il y a toujours une sorte d'insulte dans la parole qu'on adresse à celui qui ne peut répondre ; mais il dit aux gardiens : – C'est en aigrissant cet homme par de mauvais traitements que vous le rendez furieux. Soyez plus humains pour lui, et son pauvre cœur s'apaisera ; car je vous dis en vérité que sa folie n'est que l'amour de la justice porté jusqu'au délire, et, plus on le tourmentera, plus sa maladie deviendra dangereuse et incurable.


Priez Dieu seulement qu'elle ne soit pas contagieuse et qu'elle ne se répande pas parmi le peuple, car il y aurait alors un bouleversement effroyable, comme celui du dernier jugement, et le ciel et la terre en seraient ébranlés.

Ayant dit ces choses, Jésus étendit la main vers ces pauvres têtes souffrantes,. et il parla secrètement à tous ces cœurs brisés.

Alors ils oublièrent un instant leurs maux et leurs fureurs ; ils crurent entendre des voix venues du ciel. Quelques-uns pleurèrent, et les larmes leur firent du bien ; d'autres, plus heureux, s'endormirent et révèrent qu'ils étaient morts.

## DIXIÈME LÉGENDE.

### LES HÉRITIERS DE PILATE.

l y avait en ce temps-là un marchand qui passait pour un modèle d'intégrité et de justice ; toujours la plus stricte probité lui avait servi de règle dans ses transactions ; il ne recevait jamais plus qu'il ne lui était dû, et il ne contentait, pour son gain, de ce qui était conforme aux lois ordinaires du commerce, et autorisé par l'usage.

Tous ses confrères se moquaient de lui et annonçaient sa ruine prochaine.

Cependant, contre leur attente, non seulement il ne fut pas ruiné, mais il prospéra et devint riche.

C'était un homme assez intelligent pour les affaires de commerce, mais son génie s'arrêtait là ; il ne voulait pas faire le mal, mais il ne savait pas non plus faire le bien. Il avait voulu se faire une bonne réputation, pour s'estimer ensuite lui-même selon la réputation qu'il se serait faite, car il avait besoin de l'opinion des autres pour régler la sienne, comme les gens qui ont une montre et qui ne savent pas voir l'heure au soleil.

Or, cet homme, qui ne savait pas se juger lui-même, fut appelé à juger les autres, parce qu'il avait de l'argent. Il se rendit donc au tribunal et écouta de son mieux, les débats de la cause. Voici ce dont il s'agissait :

Une femme intelligente et d'un génie élevé, cédant à la corruption du siècle et se prostituant à l'attrait des richesses, avait épousé devant les hommes celui que, devant Dieu, elle ne pouvait jamais aimer.

Au moment de subir la profanation de sa pudeur elle eut horreur de sa faute et se refusa à ce qu'on exigeait d'elle.

Arrivée dans la maison de l'homme qu'elle n'aurait jamais dû appeler son mari, elle lui avoue ses remords et ses dégoûts, lui demande en grâce de la laisser fuir et lui donne, en échange de sa liberté, tout ce qu'elle possède au monde. On ne la laisse pas partir, on la garde comme une captive, et celui qu'elle ne peut voir sans dégoût la contraint enfin de céder à ce qu'il croit pouvoir appeler son droit. La femme se résigne, mais, au bout de quelque temps, le mari est atteint de douleurs étranges et meurt.

On juge que la femme devait haïr assez cet homme pour, attenter à sa vie on croit qu'elle a pu devenir criminelle par désespoir, tant on sait qu'elle a souffert. D'ailleurs, la supériorité de son intelligence lui a fait des ennemis de tous ceux dont l'envie faisait ses opprimés, et elle est accusée du plus lâche des attentats.

On allègue contre elle ce qui devrait la justifier ; les indices qui l'accusent sont si grossièrement évidents qu'ils décèlent une main étrangère. D'ailleurs, la victime a-t-elle été réellement empoison-

née ? Le poison est partout, excepté dans le cadavre ; la science doute et se contredit, mais la morale du monde a aussi son fanatisme on prétend que si cette femme est renvoyée absoute, les liens de la famille et de la société sont rompus. C'est alors que l'honnête marchand dont nous parlions est appelé, avec quelques autres habitants de la même ville, à prononcer sur le sort de l'accusée.

N'osant la condamner absolument, devant tant de raisons qui combattaient en sa faveur, ni l'absoudre, lorsqu'ils croyaient la société menacée d'un danger si grave, ces hommes osèrent prononcer que la malheureuse était coupable, mais qu'à son forfait se joignaient des circonstances qui en atténuaient l'horreur.

Ils ne songèrent pas que si le crime avait été commis, la plus lâche hypocrisie l'avait préparé, la plus noire perfidie l'avait consommé, la perversité la plus audacieuse l'avait nié en se jouant de tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre ; et, par un arrêt contradictoire, la justice humaine sembla, dans cette circonstance inouïe, frapper l'innocence et absoudre le crime.

Le marchand vertueux rentra chez lui le cœur tranquille, après avoir coopéré à ce jugement : toutefois, il n'osa pas embrasser sa femme, et ses enfants lui semblèrent tristes lorsqu'ils vinrent au devant de lui.

Il prit toutefois son repas comme de coutume, mais il frissonna involontairement plusieurs fois quand sa femme lui offrit à boire.

Le soir, il se retira de bonne heure ; et, comme il était seul dans sa chambre, il fut saisi tout à coup d'épouvante, car il lui sembla entendre marcher derrière lui, et il savait bien que personne n'avait pu entrer dans la chambre.

Il se retourna donc en tremblant, et vit près de lui le Christ, qui le regardait avec un visage triste et sévère.

Le Christ lui apparaissait tel qu'on le vit autrefois devant Pilate, revêtu de la tunique blanche que lui avait fait jeter Hérode, la face sillonnée de sang et de larmes, les bras garotés et les mains serrées dans les nœuds d'une corde infâme.

– Je viens, dit-il au marchand, me faire juger de nouveau par toi, car une moitié du monde a protesté contre ma condamnation, tandis que l'autre moitié dit encore que j'étais coupable.

Toi qui oses affirmer lorsque les autres doutent, je viens te demander si tu approuves la sentence de Pilate ?

De ce juge qui a cru pouvoir laver ses mains avec de l'eau, après les avoir trempées au hasard dans le sang innocent ?

Malheureux ! tu vois le couteau suspendu sur une tête, et, d'après ta faible intelligence, lorsque la raison n'ose prononcer, tu juges que le couteau doit tomber et tu prononces la parole fatale, sans te demander jamais si la société n'est pas solidaire des crimes de ses malheureux enfants, et si, en prononçant leur arrêt de mort, tu ne te condamnes pas toi-même !

Mais ces pensées te troublent malgré toi et germent dans ton sein à ton insu ; le doute fait expirer la sentence sur tes lèvres : tu condamnes et tu excuses à la fois ; tu dis à la fois oui et non, et tes

sentences hasardées ressemblent aux coups aveugles de l'assassin troublé, qui détourne la tête et qui frappe au hasard !

– Maître, dit le juré tout tremblant, pourquoi vous adressez-vous à moi seul, lorsque tant d'autres, font comme moi et pensent agir en conscience ?

– C'est parce que tu as, plus que tous les autres, la réputation d'un homme juste, lui dit Jésus !...

– Mais que faut-il faire, Seigneur ? demanda le marchand, en se couvrant le visage de ses mains.

– Ne jamais prononcer lorsque tu pourras douter, lui dit le Christ, et t'imposer le devoir de sauver un homme chaque fois que la sentence en aura fait condamner un. Car je te dis en vérité, que mon père te demandera compte de toutes les victimes de la société, si, au lieu de têtes qui seront tombées, tu ne lui présentes des têtes joyeuses et reconnaissantes. Chaque fois donc que tu auras contribué à envoyer une pâture à l'échafaud, arrache une proie à la misère, car celui-là seul a le droit d'ôter la vie qui peut la donner ou la rendre. Celui qui tue sans sauver, ressemble au mauvais génie de Caïn, qui est le père des homicides. Si l'homme veut être juge comme dieu, qu'il soit donc sauveur comme lui.

– Seigneur, répondit le juré, j'ai souvent donné l'aumône, et je n'ai jamais refusé de pain à celui qui m'en a demandé.

– En cela tu as bien fait, dit le Christ ; mais ce n'est pas assez : tu es riche, et en cette qualité tu dois être le père des pauvres ; tu es juge, et dans cette fonction terrible tu as fait peut-être des orphelins.

Or, un père se doit à sa famille, et celui qui a fait des orphelins doit les adopter.

– Comment les connaîtrai-je ? et comment pourrai-je en avoir soin ? Tout mon bien peut-être n'y suffirait pas.

– Les malheureux et les orphelins sont frères, dit le Sauveur, et ce que tu feras pour le premier venu d'entre eux, te sera compté comme une satisfaction pour les autres. Fais ce que tu pourras, et tu auras accompli toute justice. Que les larmes de la reconnaissance purifient tes mains, teintes peut-être du sang innocent, et les martyrs eux-mêmes prieront et souffriront pour toi, et tu seras sauvé par la vertu du sang répandu, comme ceux de mes bourreaux qui ont cru et qui ont aimé, ont été sauvés par ma croix..

# ONZIÈME LÉGENDE.

## LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.



près avoir dit ces choses, le Christ fut attendri des douleurs de ceux qui meurent injustement condamnés, et il sentit que de tout son cœur plein de grâces et de pardon débordait un amour immense et une bénédiction infinie pour les pauvres âmes qui s'en vont seules et désolées, après avoir été maudites et rejetées de la société des hommes.

Il se ressouvenait alors de la foule qui avait crié contre lui tout d'une voix : « Crucifiez-le ! » Et des pharisiens qui avaient ri et branlé la tête en insultant à son agonie, et de ce gémissement désespéré qui s'était alors échappé de son cœur : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! » Il se transporta donc en esprit aux limites du monde visible, dans cette morne étendue à peine éclairée par un crépuscule douteux, où dans un silence terrible on voit errer les âmes qui cherchent leur route.

Là, au milieu d'une plaine dont le sol muet et mouvant semble formé de la cendre des morts, il trouva deux portes construites autrefois par le pouvoir des premiers pontifes : entre les deux portes siégeait un vieillard immobile qui semblait ne plus rien voir et ne plus rien entendre. C'était le simulacre de celui auquel il fut dit : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église ; mais la pierre, autrefois vivante, était redevenue inerte et froide comme les statues qui prient sur les tombeaux ».

Devant les deux portes se pressait une foule d'âmes indécises et consternées ; car la figure de pierre tenait deux clefs à la main ; mais elle ne pouvait plus remuer sa main et personne ne pouvait lui prendre ces clefs pour ouvrir.

Lorsque le Christ apparut au milieu des âmes, radieux et sa croix à la main, elles se prosternèrent toutes en se pressant auteur de lui comme un immense troupeau.

Le Christ s'approcha du simulacre de pierre et lui reprit facilement la clef du ciel ; toutefois il ne put s'en servir pour ouvrir la porte, car en la revêtant d'or et d'argent, on l'avait faussée.

Quant à la clef de l'enfer, ne pouvant l'arracher de la main de la statue, Jésus la brisa : puis il toucha tour à tour les deux portes avec sa croix et elles s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Alors il s'assit près de la porte de l'enfer, parce que celle-là seule est dangereuse pour les hommes, et que la porte du ciel n'a pas besoin d'être gardée.

En effet, les bras de Dieu sont toujours ouverts à ses créatures ; les lois qu'il leur a données sont des lois d'amour qui doivent les rapprocher de lui et non les en éloigner. S'il leur fait des menaces, ce sont des avertissements paternels, et c'est parce qu'il est jaloux de leur bonheur qu'il veut les détourner du mal.



Jésus donc étendit sa croix pour fermer le passage aux âmes désespérées qui prenaient le chemin de l'enfer.

Celles qui se croyaient les plus coupables se présentaient les premières ; c'étaient des infortunés qui avaient assez souffert dans la vie pour en venir à se donner la mort.

Une femme était aux genoux du Sauveur et disait – J'ai longtemps et douloureusement supporté la vie tant que mes enfants ont eu besoin de moi, mais j'ai eu ensuite besoin d'eux et le travail de ma pauvre fille ne suffisait pas pour elle et pour moi : j'avais un fils qui s'était voué au service de l'autel, mais au moment de recevoir les derniers ordres, il a avoué qu'il aimait, et vos ministres l'ont repoussé ! Obligé de vivre alors de son travail sans jamais avoir appris à travailler, il avait assez de sa propre infortune ; et je suis morte volontairement pour soulager mes enfants du fardeau de ma vieillesse.

Le Christ ne répondit pas d'abord à cette femme, il pleurait ;

Puis il lui dit avec douceur : – Tu n'es pas l'auteur de ta mort ; ceux qui ont perdu l'avenir de ton fils en répondront pour toi. Entre dans la paix de ton Dieu, car ton dévouement a expié ton péché.

Et il montra à la pauvre femme la porte du ciel ; mais elle ne voulut pas entrer, car, dit-elle j'attends mon fils qui souffre encore sur la terre et qui peut-être mourra tristement comme moi, maudit d'une église qu'il n'a pas voulu tromper et, abandonné d'une religion qu'il a aimée plus que sa vie et plus que la mienne.

Un homme se présenta ensuite et dit au Seigneur : – Je n'ai pas eu peur de la vie ; j'en aimais les combats et les épreuves ; mais j'ai vu que je ne pouvais vivre sans dégrader mon esprit et mon cœur. J'étais un écrivain sans fortune, et je n'ai pas eu le triste courage de trafiquer du don sacré de la parole ; mais la misère eût peut-être affaibli mon courage et avili peu à peu mon âme, et je ne l'ai pas attendue.

– Pourquoi as-tu désespéré ? dit le Christ. La souffrance n'avilit jamais les forts.

– Seigneur, j'étais faible, puisque je craignais.

– Reste donc à la perte du ciel jusqu'à ce que le temps assigné à tes épreuves soit accompli, dit le maître, car il n'est pas juste que l'ouvrier se repose avant d'avoir achevé son travail.

Tu as cependant cela de bon que tu as craint l'avilissement plus que la mort, et ton sacrifice vivra dans le souvenir de Dieu.

D'autres s'étaient donné la mort par désespoir d'amour, et le Christ ne les laissa pas se précipiter dans l'enfer, où l'amour ne saurait jamais entrer, mais ils ne pourront se reposer au ciel qu'auprès de ceux qu'ils ont aimés et ils doivent les chercher ou les attendre.

Et le Christ disait : – Ce n'est pas le pauvre désespéré qu'il faut condamner, mais ceux qui laissent désespérer le pauvre.

Ce ne sont pas les cœurs aimants et désolés qu'il faut accuser, mais ceux qui séparent ce que Dieu voulait unir.



Aussi mon Père sera-t-il moins rigoureux à toutes ces pauvres âmes qu'à celles des scribes, des pharisiens, des docteurs de la loi et des moralistes sans entrailles.

Car les réprouvés du monde seront les élus du ciel, et les élus du monde seront les réprouvés dans le royaume de mon père.

Après les suicidés venaient des femmes doublement mortes, car elles avaient perdu la pudeur avant la vie.

L'une d'elles dit au Seigneur, en se cachant le visage : – J'étais encore une enfant lorsque ma mère m'a vendue.

J'ai grandi dans la honte et dans la douleur, pleurant ma pureté comme un ange tombé doit pleurer le ciel : mais je n'ai jamais abandonné ma mère, quoiqu'elle ne méritât plus ce nom sacré.

Je ne l'ai jamais maudite et je suis morte des privations que je m'imposais chaque jour pour elle.

– Relève-toi, ma fille, lui dit le Christ en lui tendant la main, et va t'asseoir parmi les vierges et les martyres.

Or, il y avait là à l'entrée de la porte du ciel des âmes austères dont la vie s'était écoulée dans les pratiques d'une dévotion scrupuleuse, et ces âmes murmuraient de la clémence du Sauveur et ne voulaient plus entrer dans le ciel en voyant qu'on y admettait des âmes pécheresses.

Jésus leur dit : – Ce n'est pas moi qui vous condamne, mais votre orgueil vous a jugés.

Puisque vous ne voulez pas du ciel, où ma clémence admet vos frères, la porte de l'enfer est libre, et je ne la fermerai pas pour vous.

Ainsi parmi ceux qui se jugeaient eux-mêmes dignes de l'enfer, Jésus trouva beaucoup d'élus pour le ciel ; et pas un de ceux qui se croyaient, dignes du ciel ne fut trouvé assez pur pour y être admis.

Ils furent donc renvoyés dans le cercle inférieur des épreuves, dans cette fournaise de la vie militante où le feu épure les âmes.

Or, le feu qui brûle les âmes pour les sauver, c'est l'amour éternel de Dieu, qui est la paix des âmes-saintes et le supplice des méchants.

## DOUZIÈME LÉGENDE.

### LE DISCOURS DANS LA PLAINE.

**E**n ce temps-là les ouvriers étant sortis de la grande ville, se rassemblèrent dans une plaine voisine, et ils se disaient : – Nous travaillons péniblement pendant les longues heures du jour, et c'est à peine si nous pouvons le soir porter un morceau de pain à nos enfants : nos femmes sont forcées de travailler comme nous pour vivre, et la vie leur échappe avec le courage et l'espérance. Nous construisons la maison des riches, et nous ne savons où reposer notre tête ; nous formons la trame de ses vêtements splendides, et nous sommes nus ; nous semons et nous moissonnons pour lui, et nous n'avons pas de quoi nous empêcher de mourir de faim. Mourons donc s'il le faut, mais ne travaillons plus pour de mauvais frères. Aussi bien viendra-t-il une heure où les forces nous manqueront, où la vieillesse hâtive, où les maladies honteuses qui assiègent la misère nous paralyseront, et alors personne ne viendra à notre secours, et il faudra mourir plus malheureux encore et après avoir souffert plus longtemps.

A cela d'autres répondaient : Sans doute que nous avons le droit de cesser nos travaux et de mourir ; mais pouvons-nous donner la mort à nos femmes et à nos enfants ? Pouvons-nous les condamner au supplice affreux de la faim tant que nous avons un cœur et des bras ?

– Que faire donc ? criaient ensemble toutes les voix, tandis que des poings crispés par la douleur et la colère s'élevaient menaçants au dessus des têtes de la foule.

– Mort à ceux qui nous empêchent de vivre ! dit une voix qui fut suivie d'un long et terrible murmure.

– Marchons ! s'écrièrent les plus emportés.

– Arrêtez ! dirent les autres. Où allons-nous ?

– Nous allons combattre contre les riches !

– Mais les riches se défendront et nous écraseront. Ils ont pour eux l'ordre public et ses garanties, ils ont pour eux la loi, et nous n'avons pas même un chef pour nous conduire.

Cependant au milieu de la foule un cercle s'élargissait autour d'un jeune homme, et plusieurs ouvriers qui l'avaient reconnu, criaient : – Place à l'apprenti charpentier ! Silence !. qu'on l'écoute ; il nous dira ce qu'il faut faire !

Les quatre compagnons que le Christ avait rencontrés sur le chemin arrivèrent alors et dirent aux ouvriers : « Frères ! ne vous y trompez pas, car celui-ci n'est pas ce qu'il paraît être. S'il parle, écoutez-le comme vous écouteriez Dieu même, et faites tout ce qu'il vous dira ; car sous les humbles apparences d'un ouvrier comme nous, c'est le Christ qui revient visiter les hommes ».

Ces paroles excitèrent des murmures dans l'assemblée. Le plus grand nombre contredisait, d'autres se rapprochaient avec curiosité, et d'autres, enfin, criaient à Jésus : – Si vous êtes le Christ, prouvez-le par des miracles, et nous allons tomber à genoux pour vous adorer.

Jésus leur répondit : – Tant que le peuple gémit dans la servitude, il doit prier à genoux, car son attitude même alors est une prière, Il. demande que Dieu le relève.

C'est pourquoi, avant de prier, interrogez votre âme. Si votre âme est abattue par la servitude, si elle fléchit devant les terreurs de la mort, si elle s'incline encore sous le pouvoir des hommes comme un roseau brisé, mettez-vous à genoux et priez pour que Dieu vous tende la main.

Mais si votre âme est libre, si elle est prête à marcher pour retourner dans sa patrie, si votre volonté est droite, et si rien n'enchaîne ses mouvements, restez debout lorsque vous priez Dieu, car voire tête et votre cœur seront alors plus près du ciel !

Ainsi donc, debout ou à genoux, autour de moi qui reste debout et qui prie, adorons Dieu tous ensemble, car je ne dois être pour vous que le premier adorateur de Dieu.

Maintenant, frères, rappelez-vous ce que je vous ai dit il y a tant de siècles, et ce que vous n'avez pas compris :

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. Pourquoi donc vous inquiétez vous de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez ? Est-ce que le royaume de Dieu est dans le nourriture seulement et le breuvage ? Hors du royaume de Dieu il est impossible que tous soient nourris et logés et vêtus.

Pourquoi cherchez-vous les fruits de la terre promise hors de la terre promise ? croyez-vous que le désert puisse vous fournir les belles moissons de la campagne d'Israël ?

Les ouvriers écoutaient\* attentivement, mais ils ne comprenaient pas encore, et l'un d'eux élevant la voix, dit : – Maître, vous parlez, en effet, comme le Christ, en paraboles et en images ; ne sommes-nous donc pas encore en état de comprendre et ne sauriez-vous exprimer plus clairement votre pensée ?

Qu'est-ce que le royaume de Dieu, dont vous parlez ? Est-ce le paradis que les prêtres veulent nous faire espérer après la mort ? est-ce là seulement que nous devons espérer d'être logés et nourris et vêtus ? Allez-vous nous conseiller, pour améliorer la condition de nos femmes et de nos enfants, d'aller à la messe et à vêpres ?

Jésus répondit : – N'avez-vous pas appris dès votre enfance à demander à Dieu que son règne arrive, et ne lui disiez-vous pas, soir et matin : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? »

Le royaume de Dieu c'est le règne de la volonté de Dieu. Or, ce que Dieu veut, c'est l'harmonie et la justice.

Le royaume de Dieu c'est le règne de la liberté, parce que les vrais enfants de Dieu ne peuvent vouloir que le bien et doivent faire ce qu'ils veulent. Mais pour vouloir le bien, il faut le connaître. La liberté ne peut régner sans l'intelligence.

Le royaume de Dieu, c'est le règne de l'égalité, parce que les plus forts doivent aux plus faibles la protection de leur force, et les plus sages au lieu d'exploiter l'inexpérience des moins intelligents doivent les diriger avec bonté et sans les humilier. Pour faire tout cela, il faut s'aimer beaucoup les uns les autres. Le règne de l'égalité ne peut donc s'établir sans celui de la plus parfaite charité.

Et le complément du règne de Dieu sera le règne de la fraternité. Lorsque les hommes ne diront plus :

Chacun pour soi ; mais chacun pour tous et tous pour chacun.

Maintenant, qu'êtes-vous venus faire dans la plaine ? Etes-vous venus pour entendre la parole ? Mais le temps est venu où la vérité n'a plus besoin de crier sur la montagne ni d'assembler ses auditeurs dans la plaine ; la parole maintenant ressemble aux fleurs du printemps et aux feuilles de l'automne que le vent disperse partout.

Vous vous êtes assemblés sans savoir ce que vous devez faire ; c'est pourquoi la force brutale, qui sait ce qu'elle veut, vous dispersera.

Vous dites que vous êtes assez forts pour attaquer les riches et pour les vaincre.

Mais quand vous aurez opposé la violence, à la violence, et le désordre au désordre en résultera-t-il la paix et l'harmonie ?

Voulez-vous simplement voler les voleurs et assassiner les assassins, pour vous mettre à leur place, afin que d'autres plus tard vous volent et vous assassinent ?

Parce que votre maison est incommode, allez-vous l'incendier ou la démolir avant d'en avoir construit une nouvelle et avant même de savoir sur quel plan vous la construirez ?

Vous demandez ce que c'est que le royaume de Dieu, c'est le royaume de l'ordre et de l'harmonie.

Regardez le ciel et voyez les sphères se mouvoir sans confusion autour de leurs centres. Regardez la terre et considérez la marche régulière des saisons et les progrès harmonieux de la végétation et de la vie.

Savez-vous quels attraites et quelles forces font graviter tant d'étoiles autour d'un même soleil ? avez-vous pris le compas de Dieu pour mesurer les distances et balancer les diverses attractions ?

Savez-vous au juste par quels degrés de chaleur et de refroidissement les germes se conservent, se développent et se fécondent ? Vous dites à Diçu que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel, et vous ne pensez pas que l'univers social a ses attractions et ses lois d'équilibre comme l'univers céleste. Or, ces lois les connaissez-vous ?

Ne vous effrayez pas, cependant, et ne vous découragez pas, car Dieu sait ce que vous ignorez. Lui-même a médité le plan de la grande harmonie humaine, et pour assigner à chacun de vous sa place, il vous a aimanté comme les étoiles. Sachez donc, avant tout, que votre règle n'est pas votre caprice personnel déréglé par une intelligence faussée, et que votre loi ne doit pas être l'opinion erronée du monde !

J'ai dit malheur au monde, et je le répèterai encore, tant qu'il aura des yeux pour ne pas voir et oreilles pour ne pas entendre !

Jusqu'à ce jour, la charité a été un sacrifice, et le dévouement un martyre.

Mais comment la charité, qui doit être la vie de tous, ne triompherait-elle que dans la mort des élus !

Eh bien ! je vous dis maintenant que la charité n'est pas seulement la vie du ciel, mais aussi celle de la terre, et que le dévouement des héros doit devenir le bonheur des plus faibles enfants.

Ne vous ai-je pas dit que la bonté et la douceur devraient un jour posséder la terre ?

Ne vous ai-je pas dit que si deux ou trois s'assemblaient en mon nom je serais au milieu d'eux, et si je l'ai dit de deux ou trois, que dirai-je de deux ou trois cent mille ?

Ne vous ai-je pas dit : Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu ?

Si vous êtes réunis deux ou trois cent mille dans la plaine et que chacun ait sa pensée particulière, vous n'êtes qu'un rassemblement dangereux et inutile pour votre salut. Mais que mille hommes dispersés dans leurs maisons et dans leurs ateliers soient unis dans la même pensée et dirigent leurs efforts vers un même but ; il y aura là une puissance réelle capable de conduire tout un grand peuple.

Voulez-vous être libres ? soyez forts.

Voulez-vous être forts ? soyez unis.

Voulez-vous être unis ? soyez intelligents et bons.

Voulez-vous être intelligents et bons ? soyez justes.

Avant donc de demander justice de ceux qui vous oppriment, faites régner au milieu de vous la justice.

Ne soyez pas une foule, soyez un peuple ; ne soyez pas une masse, soyez un corps. Et pour que ce corps vive, que la charité en soit l'âme !

Vous voulez détruire le mal, faites donc d'abord tout le bien que vous pourrez, car le bien est l'antidote du mal, et l'on ne détruit le mal qu'en lui opposant le bien.

Savez-vous comment douze ouvriers ont conquis le monde ? ils ont cherché d'abord le royaume de Dieu et la justice, ils se sont inséparablement unis dans le même esprit et dans le même amour, puis ils se sont dispersés et ils étaient toujours ensemble.

Je vous ai dit : Heureux les pauvres d'esprit, parce que le règne de l'intelligence n'était pas encore arrivé et qu'il fallait sauver le monde par la foi ; et je vous dis maintenant heureux ceux qui sont riches d'intelligence, parce qu'ils disposent des forces de l'esprit de vérité !

Vous savez que j'avais encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouviez pas les supporter alors : voici venir l'esprit d'intelligence qui vous fera comprendre ce que je vous ai dit et deviner ce que je ne vous ai pas dit.

Mais sachez que l'esprit d'intelligence est un esprit de douceur, et c'est pourquoi les symboles religieux le représentent sous la forme d'une colombe.

La violence s'use et se détruit d'elle-même, et toutes les tyrannies du monde et de l'enfer ne peuvent rien contre une volonté appuyée sur la justice.

Avant donc de détruire la cité des hommes, travaillez à bâtir la cité de Dieu.

La cité de Dieu doit se réaliser d'abord dans un peuple, car le peuple est à la ville ce que l'âme est au corps, ce que le corps est au vêtement.

Ayez donc tous un même esprit et une même volonté ; faites régner dans vos maisons l'esprit de douceur et de paix ; ne cherchez pas l'oubli de vos misères dans une intempérance qui augmente vos misères et qui détruit votre santé, ne négligez aucun moyen de vous instruire ; que tout ce qui est à vous soit à vos frères, et que les peines de vos frères soient aussi les vôtres, et vous serez le peuple de Dieu.

Alors, je vous dis en vérité que vos maîtres d'aujourd'hui seront vos serviteurs, et que vous commencerez à régner sur le monde.

Comme Jésus achevait de parler, un homme de police et des soldats se présentèrent, en sommant les ouvriers de se disperser.

Tous alors regardèrent Jésus, qui, étendant ses mains, leur dit : – Obéissez comme j'ai obéi. J'ai apporté au monde une loi nouvelle, et je n'ai détruit l'ancienne qu'en m'y soumettant jusqu'à la mort.

Dispersez-vous et emportez le souvenir de ma parole : c'est elle qui vous réunira.

Aussitôt les ouvriers se dispersèrent, et l'homme de police, voulant faire preuve de zèle, s'approche de Jésus et ordonna à ses soldats de l'arrêter comme ayant pris la parole dans une assemblée séditieuse.

Mais Jésus disparut tout-à-coup, en sorte que ces hommes regardaient de côté et d'autre s'ils ne le verraient pas, et se querellaient mutuellement de l'avoir laissé échapper.

Or, Jésus les avait laissés ainsi ; non qu'il eût à redouter une nouvelle passion dans cet état spirituel et symbolique où il ne peut plus souffrir que dans la personne de ses frères, mais il voulait épargner un crime de plus à des juges inintelligents.

## TREIZIÈME LÉGENDE.

### LES VIVANTS ET LES MORTS.

**E**n ce temps-là, le Christ passa par le champ des tombaux, et il y trouva un jeune homme qui était à genoux et qui pleurait devant une croix.

En voyant ce jeune homme, Jésus eut pitié de sa douleur, et s'approchant, il lui dit :  
– Pourquoi pleurez-vous ?

Celui qui pleurait se détourna, et répandit en étendant la main : – Ma mère est là depuis trois jours.

Jésus lui dit : – Croyez-moi, mon fils, votre mère n'est pas là. On a déposé ici le dernier vêtement qu'elle a quitté ; pourquoi pleurez-vous sur cette dépouille insensible ? Levez-vous et marchez ; votre mère vous attend.

Le jeune homme secoua tristement la tête et dit : – Je ne me lèverai point, et je ne marcherai point pour aller chercher la mort ; je l'attendrai et elle viendra ; et alors, je le sais, je serai réuni à ma mère.

Alors le Christ : – La mort attend la mort, et la vie cherche la vie ! N'attristez pas par une douleur égoïste et stérile l'âme de celle qui vous a précédé ; ne retardez pas sa marche vers Dieu par votre désespoir et votre inertie. Car son amour vit encore dans votre cœur, et vous ne l'aurez point perdue si vous la faites vivre dignement en vous. Au lieu de pleurer votre mère, ressuscitez-la ! Ne me regardez pas avec étonnement, et ne pensez pas que je me fasse un jeu de votre douleur ! Celle que vous regrettez est près de vous ; un des voiles qui séparait vos âmes est tombé ; il en reste un encore. Et séparés seulement par ce voile, vous devez vivre l'un pour l'autre ; vous travaillerez pour elle et elle priera pour vous.

– Comment travaillerai-je pour elle ? répondit l'orphelin ; elle n'a plus besoin de rien, maintenant qu'elle est dans la terre.

Vous vous trompez, mon fils, et vous confondez encore le corps avec le vêtement. Elle a plus que jamais besoin d'intelligence et d'amour dans le monde des esprits. Or, vous êtes la vie de son cœur et la préoccupation de son esprit, et elle vous appelle à son aide.

Pour que vous traversiez la vie en y faisant du bien, et pour que vous arriviez près d'elle les mains pleines lorsque Dieu vous réunira.

Pour avoir le droit de se reposer, il faut travailler. Or, si vous ne travaillez pas pour votre mère, vous mettrez son âme à le gêner. C'est pourquoi je vous disais : Levez-vous et marchez, parce que l'âme de votre mère se lèvera et marchera avec vous, et vous la ressusciterez en vous si vous faites fructifier sa pensée et son amour.

Elle a un corps sur la terre, c'est le vôtre ; vous avez une âme au ciel, c'est la sienne. Que cette âme et ce corps marchent ensemble, et votre mère revivra.

Croyez-moi, mon fils, la pensée et l'amour ne meurent jamais, et ceux que vous croyez morts vivent plus que vous, s'ils pensent et s'ils aiment davantage.

Si la pensée de la mort vous attriste et vous épouvante, réfugiez-vous dans le sein de la vie ; c'est là que vous trouverez tous ceux que vous aimez.

Les morts sont ceux qui ne pensent pas et qui n'aiment pas ; car ils travaillent pour la corruption, et la corruption à son tour les travaille.

Laissez donc les morts pleurer sur les morts, et vivez avec les vivants !

L'amour est le bien des âmes ; et lorsqu'il est pur, ce lien est indestructible.

Votre mère vous précède, elle marche vers Dieu ; mais elle est enchaînée encore à vous : et si vous vous endormez dans la torpeur ou dans un chagrin égoïste, elle sera forcée de vous attendre et elle souffrira.

Mais je vous dis en vérité que tout le bien que vous ferez sera compté à son âme, et que si vous faites du mal, elle en souffrira volontairement la peine.

C'est pourquoi je vous dis : Si vous l'aimez, vivez pour elle.

Le jeune homme alors se leva, et ses larmes cessèrent de couler, et il contemplait la face du Seigneur avec étonnement, car le visage du Christ rayonnait d'intelligence et d'amour, et l'immortalité resplendissait dans ses yeux.

Alors il prit le jeune homme par la main et lui dit : – Venez.

Puis il le conduisit sur une colline qui dominait la ville tout entière, et il lui dit : – Voilà le véritable champ des tombeaux.

Là-bas, dans ces palais qui attristent l'horizon, il y a des morts qu'il faut pleurer bien plutôt que ceux dont les restes sont ici, car ceux-là ne se reposent point.

Ils s'agitent dans la corruption et disputent aux vers leur pâture ; ils sont semblables à l'homme qui a été enterré vivant.

L'air du ciel manque à leur poitrine, et la terre pèse sur eux. Ils sont cloués dans les étroites et misérables institutions qu'ils se sont faites, comme dans les planches d'un cercueil.

Jeune homme qui pleuriez et dont ma parole a séché les larmes, pleurez maintenant et gémissez sur les morts qui souffrent encore ! pleurez sur ceux qui se croient vivants et qui sont des cadavres tourmentés !

C'est à ceux-là qu'il faut crier d'une voix puissante : Sortez de vos tombeaux ! Oh ! quand donc retentira la trompette de l'ange ?



L'ange qui doit réveiller le monde, c'est l'ange de l'intelligence ; l'ange qui doit sauver le monde, c'est l'ange de l'amour.

La lumière sera comme l'éclair qui se lève à l'orient et qui est vu en même temps à l'occident : à sa voix le corps du Christ, qui est le pain fraternel, sera révélé à tous, et autour du corps qui doit les alimenter, les aigles se rassembleront !

Alors le verbe humain, affranchi des intérêts égoïstes, s'unira au verbe divin.

Et la parole unitaire, retentissant dans le monde entier, sera la trompette de l'ange.

Alors les vivants se lèveront, les vivants que l'on avait crus morts et qui souffraient en attendant la délivrance.

Alors-tout ce qui n'est pas mort se mettra en marche et ira au devant du Seigneur ; tandis que les cendres de ceux qui ne sont plus seront balayées par le vent.

Jeune homme, tenez-vous prêt, et prenez garde de mourir !

Vivez pour ceux que vous aimez, aimez ceux qui vivent, et ne pleurez pas ceux qui ont monté un degré de plus sur l'échelle de la vie ; pleurez ceux qui sont morts !

Votre mère vous aimait, vous aime par conséquent bien plus encore maintenant que sa pensée et son amour sont affranchis des pesanteurs de la terre. Pleurez ceux qui ne pensent pas à vous, et qui ne vous aiment pas.

Car je vous dis en vérité que l'humanité n'a qu'un corps et qu'une âme, et qu'elle vit partout où elle se sent travailler et souffrir.

Or, un membre qui n'est plus sensible au bien-être ou à la douleur des autres membres, est mort et doit être bientôt retranché.

Ayant dit ces choses, le Christ disparut aux yeux du jeune homme qui, après être resté quelques instants immobile et comme frappé du souvenir d'un rêve, reprit silencieusement le chemin de la ville, en disant : – Je vais chercher des vivants parmi les morts.

Et je ferai du bien à tous ceux qui souffrent, en souffrant avec eux et en les aimant, afin que l'âme de ma mère le sache et me bénisse dans le ciel.

Car je comprends maintenant que le ciel n'est pas loin de nous, et que l'âme est au corps ce que le ciel matériel est à la terre.

Le ciel qui entoure et soutient la terre s'abreuve de l'immensité, comme notre âme s'enivre de Dieu même.

Et ceux qui vivent dans la même pensée et dans le même amour ne peuvent jamais être séparés !

# QUATORZIÈME LÉGENDE.

## LE PHILOSOPHE DÉCOURAGÉ.

Il y avait en ce temps-là un homme qui avait étudié toutes les sciences, médité sur tous les systèmes, et qui en était venu à douter de toutes choses.

L'être même lui paraissait un rêve, parce qu'il ne lui trouvait pas de cause suffisante. Il avait cherché la nature de Dieu et ne l'avait pas devinée, car il n'avait jamais aimé. Et son intelligence s'était obscurcie comme l'œil de celui qui fixe le soleil.

C'est pourquoi il était triste et découragé.

Jésus, qui s'occupe des morts et qui aime à guérir les aveugles, eut pitié de cette pauvre intelligence malade et de ce cœur éteint ; et il entra un soir dans la chambre solitaire du philosophe.

C'était un homme pâle et chauve, aux yeux creux, au front plissé et aux lèvres dédaigneuses.

Il veillait seul près d'une petite table couverte de papiers et de livres ; mais il ne lisait plus et n'écrivait plus.

Le doute courbait sa tête comme sous une main de plomb, ses yeux fixes ne regardaient pas et sa bouche souriait vaguement avec une profonde amertume.

Sa lampe se consumait près de lui, et ses heures passaient en silence sans espoir et sans souvenir.

Jésus se tint sans rien dire devant lui, et levant les yeux au ciel, il priait.

Le savant leva lentement la tête, puis la secoua et la laissa retomber en murmurant tout bas : « Visionnaire ! »

– Notre père qui est au ciel, que ton nom soit sanctifié, dit Jésus.

– Il t'a laissé mourir sur la croix, reprit le penseur, et tu lui as crié inutilement : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! »

– Que ton règne arrive, continua le Sauveur.

– Nous l'attendons depuis dix-huit cent quarante ans, dit le philosophe, et il est plus loin que jamais.

– Qu'en sais-tu ? lui dit alors le Maître en abaissant vers lui un œil doux et grave.

– Je ne sais pas même ce que c'est que le règne de Dieu qui doit venir, répondit le philosophe. S'il y a un Dieu, il règne ou ne règnera jamais. Or, comme je ne vois pas le règne de Dieu, je ne l'attends pas ; et je ne cherche plus même à savoir s'il y a un Dieu.

– Doutes-tu aussi de l'existence du bien et du mal ? répondit Jésus.

Leur distinction est arbitraire, puisqu'elle varie selon les temps et les lieux.

– Avance ton doigt sur la flamme de ta lampe, dit le Sauveur ; pourquoi donc retires-tu la main avec tant de vivacité ? Ne sais-tu pas qu'un penseur comme toi a dit que la douleur n'était pas un mal ?

– C'est que je ne partage pas son opinion, mais je ne sais si j'ai plus raison que lui.

– Pourquoi ne partages-tu pas son opinion ?

– Parce que je sens la douleur et qu'elle me répugne invinciblement.

La distinction du bien et du mal n'est donc pas arbitraire relativement à tes répugnances et à tes attraites, dit alors Jésus ; et en effet le mal ne saurait être absolu. Le mal n'existe que pour toi et pour tous les êtres imparfaits encore. C'est donc pour ceux-là que le règne de Dieu doit venir, parce qu'ils viendront eux-mêmes dans le règne de Dieu. Je t'ai convaincu d'une répugnance physique et je te convaincrais aussi facilement d'une répugnance morale. Le feu t'avertit par la douleur qu'il détruisait la vie de ton corps, et la conscience t'avertit par ses cris et ses remords que le crime perdrait la vie de ton âme. Le mal pour toi, c'est la destruction ; le bien c'est la vie, et la vie c'est Dieu ! La terre plongée dans les ténèbres attend maintenant que le soleil arrive, et pourtant le soleil se tient radieux au centre de l'univers, et c'est la terre qui gravite autour de lui. Dieu règne, mais tu n'es pas encore entré dans son royaume ; car le royaume de mon père est le

royaume de la science et de l'amour, de la sagesse et de la paix. Le royaume de Dieu est le royaume de la lumière, et cette lumière frappe tes yeux qui ne la voient pas, parce qu'ils cherchent leur clarté en eux-mêmes et ne trouvent qu'obscurité.

– Seigneur, ouvrez-moi donc les yeux, dit le philosophe, et illuminez mes ténèbres.

Jésus lui dit : – Si je t'avais fermé les yeux, je devrais te les ouvrir ; mais si je les ouvre et qu'il te plaise de les refermer, comment verras-tu la lumière ?

Ne sais-tu pas que la volonté de l'homme agit sur les paupières de ses yeux, et que si on le force d'avoir les yeux ouverts ou fermés, il perdra la vue ?

Je puis t'engager à allumer en toi le feu qui éclaire, et c'est pourquoi je te fais entendre ma parole, et puisque déjà tu désires que je t'ouvre les yeux, tu n'es pas éloigné de voir. Que ton désir se change donc en une volonté énergique, et tu ouvriras toi-même les yeux et tu verras.

– Quel est le feu qui éclaire ? demanda le savant.

– Tu le sauras, lui dit le Christ, quand tu auras beaucoup aimé.

Car si la raison est comme une lampe, c'est l'amour qui en est la flamme.

Si la raison est comme l'œil de notre âme, c'est l'amour qui en est la puissance et la vie.

Une grande raison sans amour est un bel œil mort, c'est une lampe richement ciselée, mais froide et éteinte.

Lorsque l'égoïsme des passions animales avait fait défaillir la philosophie humaine, j'ai sauvé le monde par la foi, parce que la foi est la philosophie de l'amour.

On croit à ceux qu'on aime et à ceux dont on sait être aimé : aussi avais-je donné pour base à la foi une charité immense, lorsque moi et mes apôtres nous avons prouvé aux hommes, par un sanglant martyr, la sincérité de notre amour. Et tant que l'Eglise a régné parla charité, elle a triomphé par la foi ; mais la foi attend l'intelligence, et le moment approche où ceux qui auront cru sans voir, comprendront et verront.

Si donc tu veux comprendre, commence par aimer, afin de croire.

– Que croirai-je donc, Seigneur ?

– Tout ce que tu ignores : car la foi est la confiance de l'ignorance raisonnable. Crois tout ce que Dieu sait et ta foi embrassera l'immensité. Confie à ton père céleste tout ce dont il se réserve la connaissance, et ne t'inquiète pas d'abord des destinées infinies. Aime cette immense sagesse dont tu es l'enfant, aime les autres hommes qui passent ignorants comme toi sur la terre, et borne maintenant encore ta science à l'accomplissement de tes devoirs ; tu la verras bientôt grandir d'elle-même et monter jusqu'à Dieu, car Dieu se laisse voir par les cœurs purs.

– Oh ! voir Dieu ! s'écria le savant en entr'ouvrant ses lèvres tremblantes, comme un homme qui a soif et qui attend la pluie du ciel. Oh ! réunir enfin dans ma pensée tous les rayons épars de cette vérité que j'ai tant aimée et qui m'échappait toujours !... Mais qui me donnera cet amour immense qui fait communier l'homme avec Dieu, et le rapprochera du centre de toute lumière ?

– Tu le mériteras par tes œuvres, lui dit le Christ ; car si l'on se corrompt dans les œuvres de la corruption, si l'on se perd dans les œuvres de la haine, on s'agrandit et l'on se sauve par les œuvres de l'amour.

Pour s'approcher de Dieu, il faut marcher, et les actions saintes sont les mouvements de notre âme.

– Quelles sont les actions vraiment saintes ? demanda le docteur ; est-ce la prière et le jeûne ?

– Ecoute, dit le Christ, et ne juge pas témérairement tes frères qui ont passé en cherchant et en pleurant. L'humanité s'est confirmée dans le désir par la prière et les larmes. Et ceux de ses enfants qui les premiers ont eu soif des choses du ciel, se sont abstenus de celles de la terre ; mais tout cela n'était que le commencement. Il fallait savoir s'abstenir, pour apprendre à bien user. Il fallait sacrifier d'abord le corps à la pensée, pour émanciper la pensée. Car le ciel moral, c'est la liberté de l'âme ; mais l'âme est appelée à régir le corps et non à le détruire ; de même que le ciel physique régir la terre et ne la détruit pas. Le temps de la prière et des larmes doit faire place aux jours du travail et de l'espérance : car la prière des anciens était un travail, et il faut que notre travail à nous, soit une prière plus efficace et plus active.

– Comment travaillerai-je ? dit le philosophe ; je ne sais rien faire d'utile.

– Tu as donc perdu à de vains efforts la vigueur de ta pensée, répondit le Christ : et toi qui voulais tout savoir, tu n'as pas même appris à vivre. Redeviens un petit enfant et va à l'école de l'amour. Apprends à aimer et à faire du bien, voilà la vraie science de la vie.

Souviens-toi de la légende du Christophore. C'était un géant terrible, mais comme il ignorait l'usage de sa force, il était faible comme un enfant.

Il lui fallait donc un tuteur, et il se mit au service d'un roi ; mais le roi fut malade et Christophore le quitta.

Il chercha celui qui peut faire souffrir les rois ; et comme il ne connaissait pas Dieu, il s'attacha d'abord au génie du mal.

Cependant un jour une croix apparut sur un rocher, et le génie du mal tomba comme frappé de la foudre.

Christophore chercha alors celui dont la croix est le signe, et un vieillard lui dit qu'il le trouverait en faisant du bien.

Christophore ne savait ni prier ni travailler, mais il était fort et de grande taille, et il se mit à porter sur ses épaules les voyageurs égarés qui voulaient traverser le torrent.

Or, un soir, il porta un petit enfant sous lequel il s'inclina, comme s'il eût porté le monde, car dans la personne du pauvre orphelin égaré il avait reconnu le grand Dieu qu'il attendait. As-tu compris cette parabole ?

– Oui, Seigneur, dit le philosophe devenu chrétien.

Eh bien ! vas et fais comme Christophore, porte le Christ lorsqu'il tombe de fatigue, ou lorsque les torrents du monde s'opposent à son passage. Le Christ pour toi sera l'humanité souffrante. Sois l'œil de l'aveugle, le bras du faible et le bâton du vieillard ; et Dieu te dira le grand pourquoi de la vie humaine.

– Je le ferai, seigneur, et désormais je sens que je ne serai plus seul au monde. Auquel de mes frères tendrai-je d'abord la main ?

– A celui qui est plus malheureux que toi, et qui expire inconnu de toi-même dans la petite chambre qui est voisine de la tienne. Vas donc à son secours, parle-lui pour qu'il espère, aime-le pour qu'il croie, fais-toi aimer de lui pour qu'il vive.

– Conduisez-moi près de lui, Seigneur, et-parlez-lui pour moi.

– Viens et regarde, dit le Sauveur, et il toucha légèrement la muraille, qui s'entr'ouvrit comme un double rideau, et le savant fut transporté en esprit dans la chambre voisine de la sienne. C'était celle d'un jeune poète qui allait mourir abandonné.

# QUINZIÈME LÉGENDE.

## LE POÈTE MOURANT.

Il y avait donc en ce temps-là un jeune homme qui, de bonne heure, avait écouté dans son âme l'écho des harmonies universelles.

Or, cette musique intérieure avait distrait son attention de toutes les choses de la vie mortelle, parce qu'il vivait dans une société encore sans harmonie.

Enfant, il était le jouet des autres enfants, qui le prenaient pour un idiot ; jeune homme, il trouva à peine une main pour serrer sa main, un cœur pour reposer son cœur.

Ses jours passaient dans un long silence et dans une profonde rêverie ; il contemplait avec d'étranges extases le ciel, les eaux, les arbres, les campagnes verdoyantes ; puis ses regards devenaient fixes, des magnificences intérieures se déployaient dans sa pensée et l'emportaient encore sur le spectacle de la nature. Des larmes alors, coulaient à son insu le long de ses joues pâles d'émotion, et si l'on venait lui parler, il n'entendait pas.

Aussi lui parlait-on rarement, et le regardait-on assez généralement comme un fou.

Il vivait ainsi seul avec Dieu et la nature, parlant à Dieu dans la langue de l'harmonie, et laissant tomber sur la terre des chants que personne n'écoutait.

Mais les nécessités matérielles de la vie le prirent enfin dans leur inextricable réseau ; il se réveilla sur la terre, ébloui encore de ses visions du ciel ; et lorsqu'il voulut marcher, il se heurta contre les hommes et contre les choses, jusqu'à ce qu'il tombât haletant et désespéré.

C'est alors qu'il se renferma dans sa pauvre demeure et qu'il y attendit la mort.

C'est alors que le Christ le regarda et le prit en pitié.

La chambre du poète était triste, nue et froide ; il était à demi-couvert de quelques vêtements usés ; étendu sur un triste lit de paille, il était agité par la fièvre et ses yeux étincelaient d'un feu sombre.

Le Christ lui apparut vêtu de la robe blanche, emblème de folie qu'il avait reçu d'Hérode, et le front couronné tout à la fois d'épines sanglantes et d'une auréole de gloire.

– Frère, dit-il au pauvre malade en le regardant avec un ineffable amour, pourquoi veux-tu mourir ?

– Parce qu'on ne peut plus vivre sur la terre lorsqu'on a vu le ciel, soupira le poète.

– Et moi, pour vivre et souffrir sur la terre, je suis pourtant descendu du ciel, reprit Jésus.

– Vous êtes le fils de Dieu et vous êtes fort.

– Et j’ai voulu être le fils de l’homme pour avoir faim, pour craindre et pour pleurer. N’ai je pas défailli au jardin des Olives ? N’ai-je pas gémi sur la croix comme si Dieu m’avait abandonné ?

– Eh bien ! moi, dit le malade, je sors de la vie comme vous du jardin des Olives, et je suis sur le lit de douleurs comme vous sur la croix.

– Si je n’avais fait que prier mon père, dans les vallées, en respirant le parfum des rosiers de Sârons, si je m’étais silencieusement enivré des extases du Thabor, je n’aurais pas mérité de racheter le monde sur la croix, répondit le Sauveur. Mais j’ai cherché la brebis égarée, et pour arrêter mes pieds qui couraient sans cesse après les misères du peuple, il a fallu les clous des bourreaux. Il a fallu percer mes mains pour les empêcher de rompre le pain aux multitudes affamées ; et c’est alors que ne pouvant plus donner autre chose à mes frères, j’ai laissé couler tout mon sang !

– J’ai chanté, dit le poète, et les hommes ne m’ont pas entendu.

– C’est que tu chantaient pour toi seul et que tu as trop dédaigné leurs dédains. Il fallait, à l’exemple du Verbe éternel, descendre assez pour te faire entendre.

– Peut-être au lieu de m’oublier, ils m’auraient crucifié alors !

– Et c’est alors seulement, ô mon frère ! qu’il eût été beau de mourir pour ressusciter glorieux !

– Maître, au lieu de me consoler à ma dernière heure, venez-vous pour m’effrayer et m’adresser des reproches ?

– Je viens te guérir et t’inspirer le courage de vivre, afin de te faire mériter une mort tranquille et pleine d’immortalité.

Pourquoi veux-tu vivre seulement dans le ciel pendant les jours que Dieu te donne à passer sur ta terre ?

Pourquoi laisses-tu se perdre dans des aspirations vagues l’immense amour de ton cœur ?

Pourquoi t’isoles-tu dans l’orgueil de tes rêves, quand des douleurs réelles saignent et palpitent autour de toi ?

Dieu ne t’a pas donné le baume céleste pour en parfumer ta tête ; il ne t’a pas confié le vin de son calice pour enivrer ta bouche et la déguster des amertumes de la terre.

Tu devais adoucir, relever, consoler : tu devais être le médecin des âmes, et voilà que toi même, pour avoir caché les remèdes de Dieu, tu es plus malade que les autres.

On ne t’a pas compris, dis-tu ; mais c’est toi, pauvre jeune homme, qui n’as pas compris tes frères.

Quoi ! ton intelligence était supérieure, et -tu n’as pas su parler aux pauvres d’esprit ! tu te croyais grand et tu as eu peur de te baisser pour rapprocher ta bouche de l’oreille des petits ! tu aimais, et tu as été dégoûté des infirmités des hommes !

Relève-toi, pauvre ange tombé, et recommence ta mission ! Sache que l’esprit d’harmonie c’est l’esprit d’amour que j’annonçais au monde sous le nom du consolateur. Si c’est le Saint-Esprit



qui t'anime, sois désormais le consolateur de tes frères, et pour avoir le droit et le pouvoir de les consoler, apprends à souffrir et à travailler avec eux.

J'étais plus grand que toi, et plus que toi j'élevais mon âme au sein des harmonies éternelles ; et pourtant j'ai passé ma vie à travailler avec les charpentiers et à converser avec les pauvres, éclairant leur esprit, remuant leurs cœur et guérissent leurs maladies. Jusqu'à présent tu n'as fait de la poésie qu'en rêves et en paroles, mais le temps est venu de faire de la poésie en actions ! Car tout ce qui se fait par amour de l'humanité, tout ce qui est dévouement, sacrifice, patience, courage et persévérance, tout cela est sublime d'harmonie, c'est la poésie des martyrs !

Au lieu d'aimer vaguement l'infini, tâche d'aimer infiniment tes frères qui sont près de toi.

En voici un que je t'amène ; il souffrait comme toi et il était venu au néant de la pensée pour avoir isolé le travail de sa pensée, comme tu en es venu au désespoir du cœur pour avoir isolé ton amour !

Désormais vous saurez tous deux qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Le philosophe devenu chrétien s'approcha alors du lit du malade dont la fièvre s'était calmée tout à coup à la parole douce et sévère de Jésus, et il lui dit :

– Frère, acceptez mes soins et la moitié du pain qui me reste : demain nous travaillerons ensemble, et quand je serai malade à mon tour, vous me soignerez et vous aurez du pain pour moi.

– Frère, parce que vous avez vu le ciel, ne brisez pas l'échelle qui vous y fera monter, prenez-moi plutôt par la main et conduisez-moi, car j'ai beaucoup peiné et beaucoup médité, et je sens maintenant que je n'ai pas assez aimé.

Vous dont la voix est l'écho vivant de l'harmonie éternelle, vous êtes un enfant du céleste amour, car la bouche parle de l'abondance du cœur.

Mais l'amour ne saurait devenir égoïste sans se donner la mort à lui même, et il ne trouve la plénitude de la vie qu'en se donnant tout entier aux autres.

Vivez donc pour que je vous aime, car si j'aime, je serai heureux ; et si vous aimez Dieu, vous voulez le bonheur de ceux qui sont les enfants de Dieu comme vous. L'harmonie est à la fois science et poésie, l'exactitude numérique est la grande loi de la beauté, et les magnificences harmoniques sont la raison divine des nombres ; mais tout cela, pour être vivant et réel, doit s'appliquer à ce qui est.

Frère, le positif de Dieu est mille fois plus poétique que l'idéal de l'homme. Cherchons Dieu dans l'humanité et ne désespérons pas de ses destinées : car ses désordres mêmes la conduisent à l'harmonie, et si Dieu nous a comptés au nombre de ceux qui voient les premiers où doit aller ce peuple errant à travers les solitudes, mettons nous à la tête de ce grand et laborieux mouvement au lieu de nous isoler et de mourir.

– Frère, merci pour toi, dit le poète, et merci pour celui qui t'inspire ! Désormais je ne me retirerai plus du champ de bataille pour mourir seul, quand je pourrais combattre encore ; je me croirais un lâche et un déserteur.



Si je tombe les armes à la main au premier ou au second rang de la milice humanitaire, je mourrai plein de courage et en bénissant Dieu, et mon âme ne se présentera pas seule devant le juge suprême.

Depuis ce jour, le philosophe et le poète s'unirent d'une sainte amitié, et ils ne dédaignèrent pas quelquefois les plus humbles travaux pour soutenir leur vie.

Ils traversaient ainsi toutes les classes de la société et trouvaient partout des cœurs malades qui attendaient le baume d'une parole de sagesse et d'amour.

Partout ils sentirent qu'ils pouvaient encore faire du bien, et les douleurs de la vie leur parurent légères ; car ils les supportaient avec courage, pour inspirer du courage à ceux qui souffraient comme eux, et le dévouement leur donnait une force nouvelle.

## SEIZIÈME LÉGENDE.

### LE NOUVEAU NICODÈME.

 l y avait en ce temps-là un prêtre qui aimait la vérité, et qui cherchait le bien dans toute la sincérité de son cœur.

Or, une nuit qu'il veillait et qu'il priait, le Christ vint s'asseoir auprès de lui et le regarda avec bonté.

– Maître, est-ce vous, enfin ? dit le pasteur. Il y a longtemps que je vous cherche, et c'est vous qui venez à moi pendant la nuit !

Jésus lui répondit : – Nicodème est venu me voir pendant la nuit, parce qu'il, avait peur des Juifs : je sais que ton existence dépend de la nouvelle synagogue, et je n'ai pas voulu te compromettre.

Car les scribes et les pharisiens, et les faux docteurs de la loi me persécutent encore et persécutent ceux qui me reçoivent.

– Seigneur, dit le prêtre avec tristesse, les glorieuses années dont se composent les beaux siècles de l'église ont donc été infécondes pour l'avenir ! la vérité échappe donc toujours aux ardentes aspirations de l'homme ? les saints et les martyrs se sont donc trompés, puisque dix-huit siècles de combats et d'étude n'ont abouti qu'à faire encore vos ennemis de ceux qui devaient être vos ministres !

Jésus lui dit : – Ils ne sont pas tous mes ennemis, et mon père compte encore parmi eux des âmes généreuses et des cœurs purs.

J'irai à eux comme je suis venu à toi, pour leur rappeler les signes des temps et pour ouvrir leurs yeux afin qu'ils voient.

Je viens t'expliquer en secret encore, ce que j'enseignais en secret à ce docteur de l'ancienne loi, qui était aussi un homme de désir.

Je lui disais que l'entrée du royaume de Dieu était une naissance nouvelle.

La vie du monde est une génération sans cesse renouvelée, et il faut que les germes de l'année qui meurt soient déposés dans la terre pour préparer les richesses de l'année qui naîtra.

Mais on ne doit pas mettre le vin nouveau dans les anciens vases.

La vigne de mon père n'est jamais stérile, et d'année en année elle renouvelle ses fruits, mais il appelle des vignerons à différentes heures du jour.

C'est pourquoi j'appelais les docteurs fidèles de l'ancienne loi à une naissance nouvelle, car leur vieille mère, la synagogue judaïque, était mourante, et pour naître il fallait sortir de son sein.

Et ceux qui ont cru ont laissé le cadavre de la synagogue en restant unis à son âme, et ils ont été les premiers enfants de l'église universelle.

Mais l'église universelle, c'était un ciel nouveau et une terre nouvelle ; et pour renouveler toutes choses il fallait combattre d'abord contre toutes les puissances de la terre et du ciel.

C'est pourquoi les premiers chrétiens construisirent une arche pour lutter contre le déchaînement des vents et le soulèvement des eaux.

Cette arche fut l'église hiérarchique, la sainte église catholique, la gardienne du symbole de l'unité.

Tant que l'arche est portée par les eaux, elle marche sous le souffle de Dieu, et c'est dans son sein que toute âme vivante cherche un refuge : – mais dès qu'elle s'arrête, la famille nouvelle doit en sortir pour repeupler le monde, et c'est là cette nouvelle naissance dont je t'ai parlé.

Le prêtre lui dit : Seigneur, dois-je sortir de l'église catholique ? Mais à quelle autre église pourrai-je me réunir ?

– Je ne te dis pas de sortir de l'église catholique, reprit Jésus, mais je t'invite à y entrer. Je te dis de te détacher des ombres pour commencer à vivre dans la lumière. Je te dis de sortir de l'école pour entrer dans la société et y appliquer la science que tu as dû acquérir !

Je n'étais pas venu détruire la loi ancienne, mais lui donner son accomplissement, et je viens maintenant pour accomplir la loi nouvelle.

N'ai-je pas dit : Croyez d'abord et vous comprendrez ensuite, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendras libres ?

N'ai-je pas dit que mon second avènement serait comme l'éclair qui frappe les yeux de tous et qui brille à la fois sur le monde entier ?

N'ai-je pas annoncé que l'esprit d'intelligence viendrait et qu'il suggérerait à mes disciples le complément de mes paroles ? Et vos symboles ne disent-ils pas quel esprit d'intelligence est l'esprit d'amour qui doit opérer une création nouvelle et qui rajeunira la face de la terre ?

Or, l'esprit d'amour n'est-il pas l'esprit d'ordre et d'harmonie qui doit associer tous les hommes et les faire communier tous à l'unité divine et humaine ?

Sortez donc de tous les liens qui empêchent les frères de marcher vers leurs frères, renversez les barrières qui séparent, élargissez les demeures qui isolent, échappez aux doctrines qui réprouvent les uns et choisissent les autres, sortez de la synagogue aveuglée, entrez dans l'église catholique, qui n'est plus maintenant un conventicule de prêtres et de docteurs, mais l'association universelle de tous les hommes d'intelligence et d'amour.

– Seigneur, dit le prêtre, je ferai tout ce que vous me direz. Où irai-je d'abord et comment commencerai-je ?

– Restez où vous êtes, dit Jésus, et faites ce que vous avez à faire.

Enseignez les enfants, catéchisez les pauvres, visitez les malades, et priez pour le peuple.

Que rien ne soit changé dans vos œuvres, mais qu'un amour universel les vivifie et les féconde !

Prêchez la miséricorde et la paix, prêchez la modestie et le pardon des injures, prêchez les saintes aspirations vers Dieu et l'union entre les frères !

Que la charité soit la loi de votre âme, et vous n'imposerez pas à la conscience des autres de contraintes désespérantes !

Soyez doux et humble de cœur comme mes premiers disciples, lorsque vous parlerez aux femmes, aux enfants et au pauvre peuple ; mais soyez inflexible comme mes martyrs, lorsqu'on voudra vous corrompre ou vous intimider !

Ce que je te dis, je le dis pour tous ceux qui, comme toi, croiront à l'esprit d'intelligence et d'amour, et c'est pourquoi j'adresse la parole à plusieurs.

Ne confondez pas l'esprit d'abstinence avec l'esprit de mort, car je n'ai ordonné à mes disciples de s'abstenir pour un temps des richesses de leur père, que pour leur apprendre à en user dignement.

Je te dis en vérité que je ne suis pas venu pour tuer la chair ; mais pour la sauver en la soumettant à l'esprit.

Car il ne doit pas y avoir de division entre l'esprit et la chair de l'homme ; Dieu les a également créés et bénis.

L'esprit est le roi de la chair; un roi ne doit pas régner pour détruire.

Les organes et les sens sont les sujets de l'intelligence ; un roi doit empêcher ses sujets de mal faire ; mais il doit aussi pourvoir à leur prospérité et à leur bonheur.

L'attrait n'est-il donc pas la loi générale des êtres, et l'équilibre n'est-il pas l'harmonie des attractions ?

Que l'esprit donc ne brise pas la chair, et que la chair n'éteigne pas l'esprit.

Car l'un et l'autre de ces excès serait la mort !

Or, je ne suis pas venu donner la mort à ceux qui vivaient, je suis venu pour rendre la santé à ceux qui étaient malades et la vie à ceux qui étaient morts !

Ayant dit toutes ces choses, Jésus disparut aux regards du bon prêtre et le laissa plein d'espérance et de courage ; car il voyait la force de Dieu relever d'âge en âge les défaillances des hommes, et il comprenait comment la religion marche toujours à travers les siècles en grandissant et en triomphant toujours.

## DIX-SEPTIÈME LÉGENDE.

### LE TOMBEAU DE SAINT JEAN.

**E**n ce temps-là Jésus parcourut avec la rapidité de l'esprit toutes les contrées de la terre. Toutes étaient tristes et attendaient. Et partout le Christ était seul encore, comme au jardin des Oliviers.

Il entra comme un pauvre pèlerin dans la basilique de Saint-Pierre où personne ne le reconnut, il s'approcha du tombeau de ses apôtres, pour voir si leurs reliques étaient mûres pour la résurrection ; mais les cendres des saints étaient froides et ils continuèrent à dormir leur sommeil.

Or, il est un de ces apôtres qui, selon la tradition, n'a jamais dû mourir : celui que la peinture symbolique nous représente toujours jeune, et qui a un aigle pour emblème ; c'est celui qu'on appelle l'Apôtre de la charité et le disciple de l'amour.

C'est celui-là, disaient les légendes des premiers siècles, qui doit se réveiller à la fin des temps, pour sauver le monde, en y rallumant le feu fumé de la charité fraternelle.

Et, en effet, disent les mêmes légendes, ses restes n'ont pas été retrouvés : les fidèles d'Ephèse ont cru l'ensevelir et le garder parmi eux, mais les anges sont venus et ont caché l'apôtre endormi dans les solitudes de Pathmos.

Jésus danc se transporta dans l'île de Pathmos, qui semble épouvantée encore du bruit des sept tonnerres ; et il s'approcha de la grotte où dormait son disciple fidèle.

A l'entrée du tombeau, une forme céleste était assise immobile ; c'était comme une femme couverte d'un long manteau azuré qui lui couvrait la tête et l'enveloppait tout entière en retombant autour d'elle en larges plis.

Ses mains pâles et un peu allongées étaient jointes avec ferveur ; et ses yeux pleins d'une tristesse résignée et d'une espérance infinie étaient fixés sur le tombeau.

Jésus s'approcha d'elle et lui dit : – Ma mère, est-ce vous ? Vous saviez sans doute que je devais venir ici ?

– Je le savais, mon fils, répondit Marie ; car celui qui repose ici, vous l'avez tendrement aimé ; et lorsque vous alliez mourir, vous m'avez confiée à lui en lui disant : « Voici ta mère ».

Maintenant, pour que je puisse revenir sur la terre en la personne des femmes qui comprendront ce que c'est que d'être mères, il faut que le disciple de l'amour revive pour me protéger. Car je dois, ô mon fils, en la personne de toutes les femmes d'intelligence et d'amour, vous mettre au monde une seconde fois.

– Ma mères reprit Jésus, souvenez-vous de ce que l'ange dit aux femmes qui me cherchaient dans un sépulcre ?

« Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts ? il est ressuscité, il n'est plus ici ».

Vous savez que le prophète Elie, selon les traditions des Juifs, devait revenir sur la terre pour me préparer les voies. La forme d'Elie s'était transfigurée et son esprit est revenu en la personne de Jean-Baptiste.

Ainsi, je vous dis en vérité que vous vivez maintenant sur la terre en la personne de toutes les femmes qui sentent tressaillir dans leur sein l'espérance de l'avenir. C'est pourquoi, ô ma mère, vous apparaissez aujourd'hui pour la dernière fois sous votre figure symbolique.

Jean, mon disciple bien-aimé, a légué son esprit à tous les hommes pleins de foi et d'amour qui veulent bâtir la nouvelle Jérusalem, la cité sainte de l'harmonie, et je vous dis en vérité que ceux-là savent honorer leur mère, et qu'ils sont dignes d'être appelés les fils de la femme.

Car ils soumettent leur cœur aux inspirations de votre cœur, eux qui veulent partager le travail à tous les enfants de la grande famille selon les attraites et les aptitudes de chacun, afin que tous composent ensemble le miel de la ruche humaine qui servira ensuite à la nourriture de tous.

Ils savent ce que c'est que la femme, ceux qui veulent affranchir son amour de toute servitude, afin qu'il ne se prostitue jamais et que la source des générations soit pure.


Levez-vous donc et venez, ô ma mère ; venez sur le calvaire, assister à mon dernier triomphe symbolique, puis nous revivrons dans l'humanité tout entière. Toutes les femmes seront vous, et tous les hommes seront moi, et nous deux nous ne ferons qu'un.

Et le Christ, soulevant sa mère et la portant dans ses bras comme elle l'avait porté tant de fois lorsqu'il était petit enfant, quitta l'île de Pathmos, et marchant sur les flots de la mer, il s'en alla vers les rivages de la Palestine.

En ce moment le soleil se levait et faisait resplendir toute la surface des eaux, et les deux formes célestes glissaient sans jeter d'ombre et sans laisser de traces, comme un couple d'oiseaux merveilleux, ou comme une nuée légère, teinte des couleurs de l'aurore, et nuancée des reflets de l'arc-en-ciel.

## DIX-HUITIÈME LÉGENDE.

### LES ADIEUX AU CALVAIRE.

ésus traversa les champs désolés de la Judée et s'arrêta sur la cime aride de l'ancien Calvaire. Là un ange au sourcil noir et à l'œil sombre était assis, enveloppé dans ses deux vastes ailes. C'était Satan, le roi du vieux monde.

L'ange rebelle était triste et fatigué, et il détournait ses regards avec dégoût d'une terre où le mal était sans génie et où l'ennui d'une corruption timide avait succédé à ux combats titaniens des grandes passions antiques. Il sentait qu'en éprouvant les hommes il avait instruit les forts et n'avait trompé que les faibles ; aussi ne daignait-il plus tenter personne, et sombre sous son diadème d'or, il écoutait vaguement tomber les âmes dans l'éternité, comme les gouttes monotones d'une pluie éternelle.

Poussé par une force qui lui était inconnue, il était venu s'asseoir sur le Calvaire, et rêvant à la mort de l'Homme-Dieu, il en était Jaloux.

C'était un ange puissant et beau ; mais il était jaloux du Christ, et cette jalousie était figurée par un serpent qui plongeait la tête dans sa poitrine et lui rongait le cœur.

Jésus et Marie étaient debout près de lui et le regardaient en silence avec une grande pitié. Satan regarda à son tour le Rédempteur et sourit avec amertume.

– Viens-tu, lui dit-il, essayer de mourir une seconde fois pour un monde que n'a pu sauver ton premier supplice ?

As-tu essayé inutilement de changer les pierres en pain pour nourrir ton peuple, et viens tu m'avouer ta défaite ?

Es-tu tombé du haut du Temple, et ta divinité s'es t-elle brisée dans sa chute ?

Viens-tu pour m'adorer, afin de posséder le monde ? Va, il est maintenant trop tard, et je ne saurais te tromper. L'empire du monde a échappé à ceux qui m'adoraient en ton nom ; et moi-même je suis las d'un règne sans gloire. Si tu es découragé comme moi, assieds-toi près de moi, et ne pensons plus ni à Dieu ni aux hommes.

– Je ne viens pas m'asseoir près de toi, lui dit le Christ, je viens te relever, te pardonner et te consoler, pour que tu cesses d'être méchant.

– Je ne veux pas de ton pardon, répondit le mauvais ange, et ce n'est pas moi qui suis méchant.

Le méchant c'est celui qui donne aux esprits la soif de l'intelligence, et qui enveloppe la vérité dans un impénétrable mystère.

C'est celui qui laisse entrevoir à leur une vierge idéale, une beauté enivrante à les jeter dans le délire, et qui la leur donne pour l'arracher aussitôt à leurs premiers embrassements et la charger de chaînes éternelles. C'est celui enfin qui a donné la liberté aux anges, et qui a préparé des supplices infinis pour ceux qui ne voudraient pas être ses esclaves !

Le méchant c'est celui qui a tué son fils innocent sous prétexte de venger sur lui le crime des coupables, et qui n'a pas pardonné aux coupables, mais leur a fait un crime de plus de la mort de son fils !

– Pourquoi me rappeler si amèrement l'ignorance et les erreurs des hommes ? reprit Jésus : je sais mieux que toi combien ils ont défiguré l'image de Dieu, et tu sais bien toi-même que Dieu ne ressemble pas à l'image qu'ils en ont faite.

Dieu ne t'a donné soif d'intelligence que pour t'abreuver à jamais de la vérité éternelle. Mais pourquoi fermer les yeux et chercher le jour en toi-même au lieu de regarder le soleil ?

Si tu cherchais la lumière où elle est, tu la verrais ; car il n'y a en Dieu ni ombres ni mystères ; les ombres sont en toi et les mystères sont les faiblesses de ton esprit.

Dieu n'a pas donné la liberté à ses créatures pour la reprendre, mais il la leur donne pour épouse et non pour amante illégitime ; il veut qu'on la possède et non qu'on lui fasse violence, car cette chaste fille du ciel ne survit pas à un outrage, et quand sa dignité virginale est blessée, la liberté est morte pour celui qui l'a méconnue.

Dieu ne veut pas d'esclaves : c'est l'orgueil révolté qui a créé la servitude. La loi de Dieu, c'est le droit royal de ses créatures ; ce sont les titres de leur liberté éternelle.

Dieu n'a pas tué son fils, mais le fils de Dieu a donné volontairement sa vie pour tuer la mort : et c'est pour cela qu'il vit maintenant dans l'humanité toute entière et qu'il sauvera toutes les générations, car d'épreuve en épreuve il conduit la famille humaine dans la terre promise, et déjà elle en a goûté les premiers fruits. Je viens donc t'annoncer, ô Satan, que ta dernière heure est arrivée, à moins que tu ne veuilles être libre et régner avec moi sur le monde, par l'intelligence et l'amour.

Mais tu ne t'appelleras plus Satan, tu reprendras le nom glorieux de Lucifer, et je mettrai une étoile sur ton front et un flambeau dans ta main. Tu seras le génie du travail et de l'industrie, parce que tu as beaucoup lutté, beaucoup souffert et douloureusement pensé !

Tu étendras tes ailes d'un pôle à l'autre et tu planeras sur le monde ; la gloire se réveillera à ta voix. Au lieu d'être l'orgueil de l'isolement, tu seras l'orgueil sublime du dévouement, et je te donnerai le sceptre de la terre et la clef du ciel.

– Je ne te comprends pas, dit le démon en secouant tristement la tête, et je ne saurais te comprendre ; tu sais bien que je ne puis plus aimer ! Et avec un geste douloureux l'ange déchu montrait au Christ la plaie qui lui sillonnait la poitrine et le serpent qui lui rongait le cœur.

Jésus se tourna vers sa mère et la regarda : Marie comprit le regard de son fils, elle s'approcha du malheureux ange et ne dédaigna pas d'étendre la main vers lui et de toucher sa poitrine blessée.



Alors le serpent tomba de lui-même et expira aux pieds de Marie, qui lui écrasa la tête ; la plaie du cœur de l'ange fut cicatrisée, et une larme, la première qu'il eût versée, descendit lentement sur le visage repentant de Lucifer.

Cette larme était précieuse comme le sang d'un Dieu ; et par elle furent rachetés tous les blasphèmes de l'enfer.

L'ange régénéré se prosterna sur le Calvaire et baisa en pleurant la place où s'était jadis enfoncée la croix.

Puis il se releva triomphant d'espérance et rayonnant d'amour, et se jeta dans les bras du Christ. Alors le Calvaire trembla ; sa cime aride se revêtit tout à coup d'une verdure fraîche et brillante, et se couronna de fleurs.

Et à l'endroit où fut la croix une jeune vigne s'éleva et se chargea de fruits mûrs et parfumés.

Le Sauveur dit alors : – Voici la vigne qui donnera le vin de la communion universelle, et elle croîtra jusqu'à ce que tous ses rameaux embrassent toute la terre.

Puis reprenant sa mère par la main, il tendit l'autre main à l'ange de la liberté et lui dit : – Que nos formes symboliques retournent maintenant au ciel, je ne reviendrai plus souffrir la mort sur cette montagne, Marie n'y pleurera plus son fils et Lucifer n'y traînera plus les remords de son crime maintenant effacé.

Nous ne sommes plus qu'un même esprit : l'esprit d'intelligence et d'amour, l'esprit de liberté et de courage, l'esprit de vie qui a triomphé de la mort.

Tous trois alors prirent leur vol à travers l'espace ; et s'élevant à une prodigieuse hauteur, ils virent la terre et tous ses royaumes qui étendaient leurs chemins les uns vers les autres, comme des bras entrelacés, ils virent les campagnes vertes déjà des premières moissons fraternelles, et de l'Orient à l'Occident ils entendirent le prélude mystérieux, du cantique de l'union. Et vers le nord, sur la crête d'une montagne bleuâtre, ils virent se dessiner la forme gigantesque d'un homme qui élevait ses bras vers le ciel.

Sur ses bras on voyait encore la trace récente des chaînes qu'il venait de rompre, et sa poitrine était cicatrisée comme celle de Lucifer.

Sous son pied droit, sur la pointe la plus aiguë de la montagne, palpitait encore le cadavre d'un vautour dont la tête et les ailes étaient pendantes.

Cette montagne, c'était le Caucase ; et le géant délivré qui étendait ses mains était l'antique Prométhée.

Ainsi les grands symboles divins et humains se rencontraient et se saluaient sous un même ciel ; puis ils disparurent pour faire place à Dieu même qui venait habiter pour toujours avec les hommes.

# DIX-NEUVIÈME LÉGENDE.

## LA DERNIÈRE VISION.



u-dessus des formes matérielles et de l'atmosphère terrestre, il est une région où les âmes s'élancent affranchies de leurs chaînes. C'est là que les arômes éthérés, obéissant à la pensée, la revêtent successivement de toutes les splendeurs de la forme idéale et peuplent de merveilleuses beautés le monde spirituel de la poésie et des visions.

C'est dans cette région que nous emportent les plus beaux rêves pendant notre sommeil, et c'est là que, pendant leurs veilles laborieuses, l'inspiration élevait le génie des grands poètes à qui le sentiment de l'harmonie a fait pressentir dans tous les temps les grandes destinées humaines.

C'est là que vivent les images et que règnent les analogies. Car la poésie est dans les images ; et l'harmonie des images est essentiellement analogique !

C'est dans cette région idéale qu'Eschyle voyait souffrir Prométhée, et que Moïse écoutait parler Jéhovah.

C'est là que le plus grand poète de l'Orient, l'aigle de Patmos, le chantre de l'Apocalypse, voyait l'Eglise chrétienne sous la forme d'une femme en travail qui enfantait péniblement, l'homme de l'avenir.

C'est dans ce monde merveilleux de la poésie et des visions que Dieu lui apparut voilé de lumière et tenant à la main l'Evangile éternel qui s'ouvrait lentement, tandis que les fléaux travaillaient le monde et que les anges exterminateurs défrichaient la terre pour faire place à la cité de l'unité sainte et de l'harmonie, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel toute bâtie, parce que l'idée de l'harmonie existe en Dieu et se réalisera d'elle-même sur la terre quand les hommes la comprendront.

La figure glorieuse du Christ, après avoir parcouru la terre, remonta dans cette région éthérée, et là, le Rédempteur fit voir à l'ange autrefois rebelle et désormais régénéré la grande assemblée des martyrs.

Là se trouvaient toutes les victimes du despotisme humain, tous ceux qui avaient mieux aimé mourir que de mentir à leur conscience.

Les victimes d'Antiochus, les martyrs de l'ancienne Rome et les suppliciés de la Rome nouvelle.

Les uns pour des croyances légitimes, d'autres pour des illusions et des rêves, ils avaient courageusement affronté la tyrannie des hommes, et tous étaient purs devant Dieu, car ils avaient souffert pour conserver le plus noble et le plus beau de ses dons : la liberté !

Longtemps leurs âmes vêtues de robes blanches tachées de sang avaient gémi sous l'autel, et avaient demandé justice : mais enfin, le jour était venu et tous ensemble tenant des palmes à la main ils s'avançaient au devant du Rédempteur.

Le Christ parut au milieu d'eux, entre sa mère et l'ange du repentir, et leur demanda quelle vengeance ils voulaient tirer de leurs persécuteurs.

— Seigneurs, que leurs âmes nous soient données, afin que nous disposions d'eux pour l'éternité, comme ils ont disposé de nous dans le temps.

Le Christ, alors, leur remit les clefs du ciel et de l'enfer et leur dit : — Les âmes de vos, persécuteurs sont à vous.

Alors un cri de joie et de triomphe retentit des hauteurs du ciel jusque dans les profondeurs de l'abîme, les âmes des martyrs ouvrent les portes de l'enfer et tendent la main à leurs bourreaux.

Chaque réprouvé trouve un élu pour protecteur : le ciel agrandit son enceinte et la vierge-mère pleure de joie en voyant se presser autour d'elle tant d'enfants qu'elle croyait perdus à jamais.

Tandis que le ciel souriait tout entier à ce magnifique spectacle, on voyait sur la terre se lever un nouveau soleil et la nuit replier ses voiles vers l'occident.

Les nuages sombres du passé s'enfuyaient chargés de fantômes, c'étaient les ombres des grandes monarchies éteintes et des vieux cultes évanouis.

Entre la nuit et l'aurore naissante le crépuscule blanchissait la tête d'un vieillard qui était assis le visage tourné vers l'orient. C'était le voyageur des siècles chrétiens, le maudit de la civilisation barbare, le type des parias, le vieil Ahasvérus qui se reposait. Le peuple avait enfin une patrie, et le juif errant avait obtenu son pardon.

Le terre était devenue le temple de Dieu. L'association universelle avait réalisé la charité chrétienne. Tous vivaient et travaillaient pour chacun et chacun pour tous.

Chacun jouissait en paix du fruit de ses œuvres, et aucun des enfants de Dieu ne périssait de faim près de la table de son père, car le travail équitablement réparti facilitait la vie à tous.

L'association avait centuplé les richesses de la terre, et l'union de tous les intérêts avait donné aux travaux de l'homme une direction si divine et une force si merveilleuse, que les saisons elles-mêmes avaient changé, et qu'il y avait, selon la promesse de l'apôtre, un ciel nouveau et une terre nouvelle, et Jésus dit à l'ange de la liberté et du génie : Voilà l'œuvre que tu dois accomplir. Voilà la cité nouvelle de l'intelligence et l'amour.


La terre est prête, elle tressaille d'espérance. Les hommes la voient maintenant comme la vit autrefois le prophète, couverte de cendres et d'ossements ; mais une vie nouvelle fermente déjà dans cette cendre, et un frémissements divin parcourt ces ossements desséchés.

Bientôt ils se lèveront à l'appel du nouvel esprit, et un peuple nouveau couvrira les campagnes de la terre. L'humanité alors sortira d'un long sommeil, et il lui semblera qu'elle voit le jour pour la première fois !

Ayant dit ces paroles, le Christ se prosterna devant le trône de son père, en disant : – Seigneur que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Et la Vierge, qui est le type de la femme régénérée, et l'ange de la liberté devenu le génie de l'ordre et de l'harmonie, et tous les martyrs consolés, et tous les réprouvés pénitents et délivrés de leurs peines, répont dirent tous ensemble la parole mystérieuse qui unit la volonté des créatures à celle du Créateur, et toutes les forces humaines à la puissance divine : Amen !

## EPILOGUE.

l nous reste, maintenant, à offrir ces légendes à tous nos frères qui travaillent avec nous à l'édifice social. Nous espérons qu'elles aideront le peuple intelligent et sérieux à comprendre le symbolisme de l'Evangile, ce livre toujours vrai, qui cache tant de profondeur sous la simplicité de ses enseignements, et sous la poésie naïve de ses paraboles.

Nous n'avons pas eu la prétention d'écrire un Evangile nouveau, mais nous nous sommes efforcé d'appliquer aux maladies de la société moderne la vertu toujours puissante de l'ancien esprit évangélique, en faisant parler le Christ comme nous pouvons penser qu'il parlerait s'il revenait maintenant parmi nous.

Chacun pourra suppléer à l'insuffisance de ces légendes. On peut se représenter l'homme parfait en lutte avec toutes les imperfections humaines, et c'est en ce sens que Saint Jean l'Evangéliste dit à la fin de son récit mystiques :

« Si l'on voulait rapporter en détails toutes les actions et toutes les paroles du Christ, je pense que le monde entier ne contiendrait pas les livres qu'il faudrait écrire ».

Nous avons intitulé cet ouvrage la Dernière Incarnation, parce que nous cherchons à y expliquer comment la parole divine, le Verbe, après s'être incarné dans un homme qui est le chef et le modèle de l'humanité, doit s'incarner enfin dans l'humanité tout entière par la communion de tous à l'intelligence d'un même esprit et à la fraternité d'un même amour.

Puissions-nous avoir réussi dans nos efforts pour faire partager notre foi à ceux qui doutent, et notre espérance à ceux qui se découragent ; car à cette époque, où tout semble périr, nous avons la certitude d'assister à la renaissance du monde.

Le socialisme n'est déjà plus un système ; c'est la religion universelle de toutes les intelligences actives et de tous les cœurs jeunes et vivants.

Le Christianisme va enfin réaliser ses promesses ; et la philosophie, en arrivant à l'unité par la synthèse, devient essentiellement religieuse. La raison va ainsi se réconcilier pour jamais avec la Foi.

Le temps des superstitions est passé. On n'amusera plus les hommes avec des images mystérieuses, on ne les fera plus trembler par d'inexplicables énigmes.

Dieu nous a donné l'intelligence pour comprendre et le cœur pour aimer : et par le sentiment qu'il donne à nos cœurs de ses harmonies, il élève notre esprit jusqu'à lui.

Dieu étant la sagesse suprême, a tout créé pour une fin et il a donné à toutes ses créatures les moyens de parvenir à la fin qu'il leur assigne.

Il maintient l'harmonie entre les astres par les lois de l'attraction et c'est par les mêmes lois qu'il a réglé d'avance les destinées des hommes. *Les attractions sont donc proportionnelles aux destinées.*

Or, les attractions diverses ont toutes l'unité harmonique pour fin, mais elles doivent faire agir toutes les volontés dans différents cercles magnifiquement coordonnés entre eux. Une immense chaîne d'harmonie rattache à Dieu toutes ses œuvres, et de série en série il distribue la vie à tous, les êtres.

*La série distribue les harmonies.* Des relations analogiques existent entre les séries et sont comme les degrés de l'échelle de la science, de cette échelle d'or que vit autrefois un prophète pendant son sommeil, et qui aidait les esprits à monter de la terre au ciel et à redescendre du ciel à la terre.

Voilà les-bases de la science nouvelle ; elles sont appuyées sur toutes les traditions philosophiques et religieuses ; et nous pouvons dire que ce ne sont pas les principes d'une Ecole, mais les théorèmes de la Science la plus avancée et les dogmes incontestables de la vraie Religion universelle.